

3^e Année - N° 113.

Le numéro : 25 centimes

14 Décembre 1916.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

G. Roussky
COMMANDANT DES ARMÉES RUSSES DU NORD

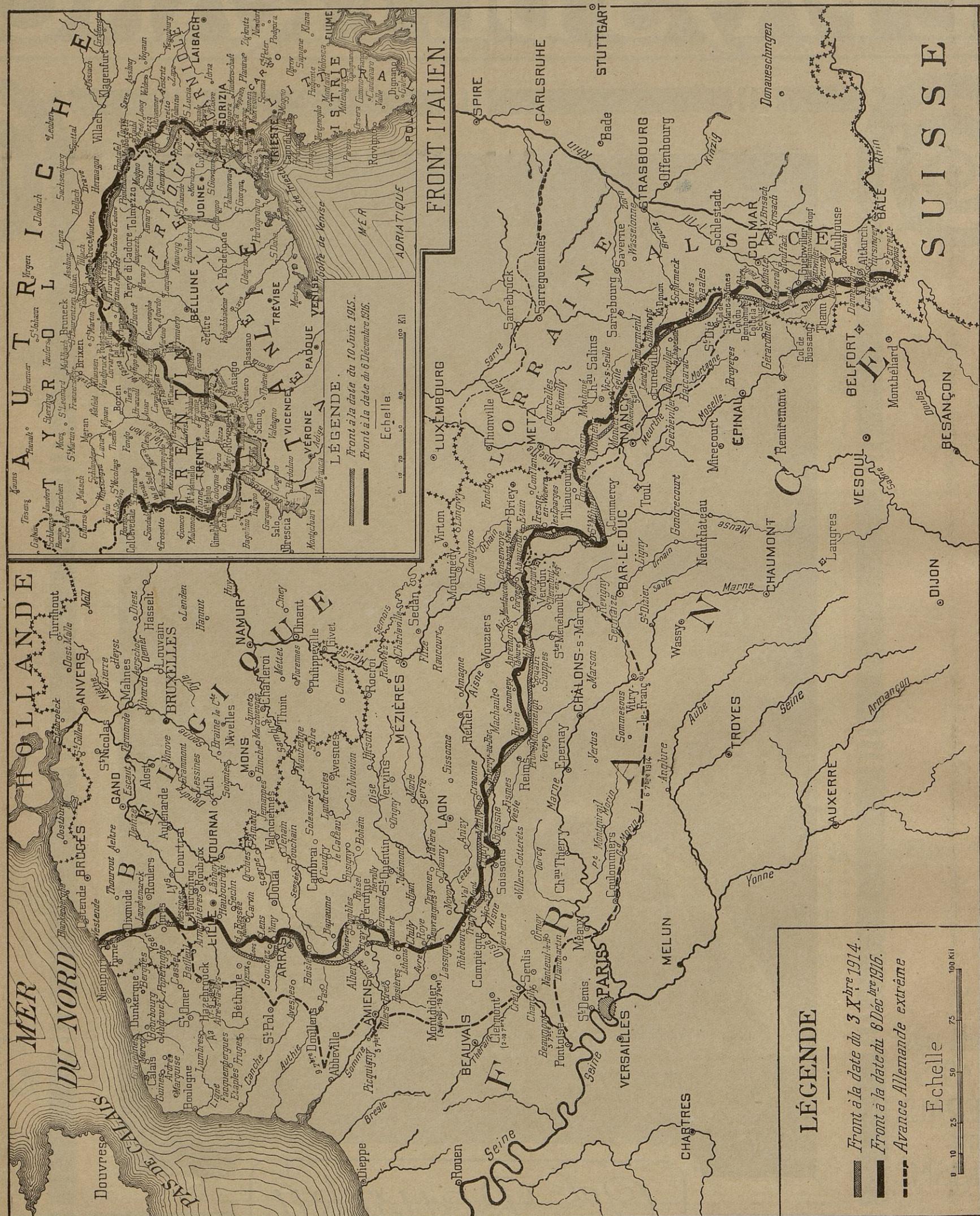
Abonnement pour la France

15 Frs

Abonnement pour l'Etranger 20 Frs

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnier
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 30 Novembre au 7 Décembre



ETTE période encore s'est écoulée sans que nous ayons vu se produire aucun fait important sur les fronts de France, mais les petites actions ont été assez fréquentes et le travail de l'artillerie a été de part et d'autre très soutenu.

Sur le front britannique, il y a eu un réveil marqué d'activité dans les régions Armentières-Ypres. Le 1^{er} et le 3, nos alliés y ont effectué des raids qui ont été couronnés de succès.

Dans les secteurs de la Somme, ce sont les Allemands qui ont pris l'initiative des coups de main. Ils en ont été pour leurs frais, le 1^{er} au nord-est de Neuve-Chapelle et le 2 en deux autres points du front. Le 6, nos alliés réussissent un coup de main au sud de Neuville-Saint-Vaast et les Allemands échouent dans deux opérations analogues à l'ouest de Beaurain et au nord-est de Roclincourt, non sans laisser de nombreux prisonniers entre les mains des troupes britanniques.

Nos alliés, dans leurs communiqués, insistent tout particulièrement sur l'intensité du bombardement dont leurs lignes sont l'objet sans discontinuer. Cette action de la grosse artillerie est indépendante de la lutte, également ininterrompue, qui se fait de tranchée à tranchée au moyen de lance-bombes et autres canons spéciaux. Cette agitation de l'artillerie allemande est probablement provoquée par le retour des gelées nocturnes qui, en durcissant plus ou moins le sol, fait craindre aux Boches quelque mouvement offensif de nos alliés. Dès qu'ils voient le temps devenir propice aux opérations, ils ouvrent le feu pour prévenir les attaques anglaises. Il y a sans doute à cette tactique une autre raison : c'est que les Allemands ont besoin d'un certain répit pour continuer à couvrir toutes leurs nouvelles positions d'un immense réseau de fils de fer barbelés. Les nuits de gel sont particulièrement propices à cette opération. Grâce à la légère brume qui s'élève alors du sol et rend l'obscurité plus opaque, ils se glissent dans la zone intermédiaire pour planter leurs buissons de fer, qui sont parfois hauts de 2 mètres sur 15 mètres de profondeur.

Certes, le jour venu, l'artillerie et les mortiers de tranchée de nos alliés pratiquent de larges brèches dans ces réseaux emmêlés ; mais une journée ne suffit pas pour tout détruire et le Boche, chaque nuit, répare patiemment par des reprises les déchirures faites à sa trame durant le jour. Par ces nuits brumeuses, les Tommies, au courant de ce manège, rampent sans bruit jusqu'aux Allemands et, parvenus à bonne portée, font pleuvoir sur eux les grenades. Profitant alors du désarroi, ils ramassent les petits détachements de travailleurs, auxquels leur brusque apparition a fait perdre la tête, et les ramènent dans leurs lignes.

Le calme a régné également sur le front français de la Somme. Le 6 cependant, la canonnade a été intense dans la région de Bouchavesnes. Nos troupes ont repoussé, le 4, de petites attaques aux environs de Barleux.

C'est dans la région de Verdun que l'on a pu constater la plus grande activité. Encore fut-elle bien relative. Le front Douaumont-Vaux a été de nouveau bombardé copieusement ; et le 5, nos troupes ont déjoué une tentative dirigée contre le village de Vaux ; elles ont fait là quelques prisonniers. Les Allemands n'ont pas été plus heureux dans un autre coup de main dirigé le 4 contre nos tranchées au sud-est de Metzeral, en Alsace, bien qu'ils l'aient fait précéder d'une solide action d'artillerie.

Le 6, sur la rive gauche de la Meuse, après un violent bombardement, une action a été déclenchée contre nous à la cote 304 : l'ennemi a pris pied dans quelques éléments avancés, sur les pentes de cette hauteur. Mais le gros de l'attaque a été repoussé par nos mitrailleuses.

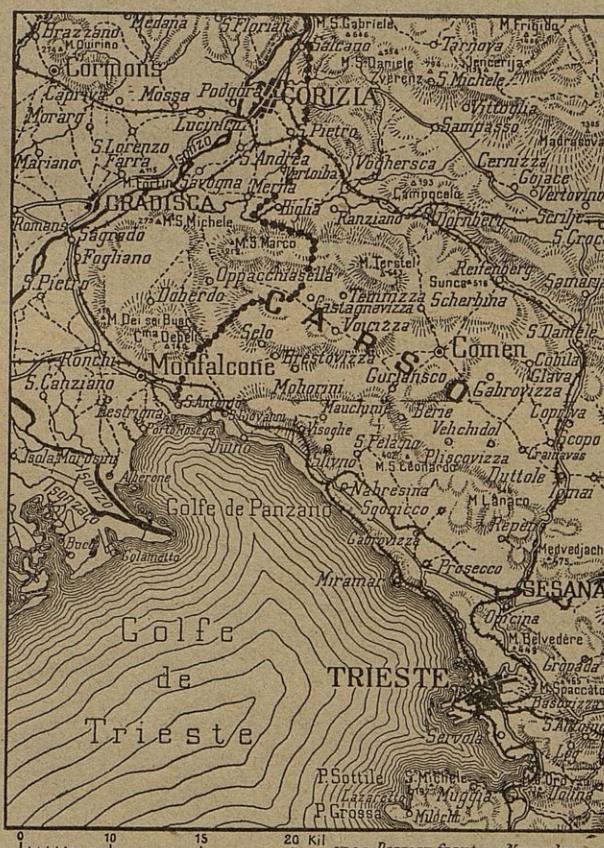
Malgré la brume et le brouillard, la guerre aérienne n'a pas chômé : nos aviateurs et ceux de nos alliés continuent à se distinguer. Une noble émulation règne entre nos as et se traduit par de nombreux « abatages » de Boches. C'est ainsi que Nungesser a descendu, dans la journée du 4 décembre, ses 19^e et 20^e avions ; Dorme, le même jour, son 17^e ; Viallet, également le 4, son 7^e.

Les Allemands ont annoncé récemment la reprise de la guerre sous-marine. En fait, on ne l'a jamais vue cesser. A aucun moment les Boches ne se sont fait scrupule de torpiller, avec ou sans avis préalable, les bateaux marchands ou navires-hôpitaux sans défense, aussi bien que les navires de guerre qui se gardaient mal. Un des derniers exploits de leurs

sous-marins consiste en un raid jusqu'à l'île de Madère. Le 3 décembre, en plein jour, quelques-uns de ces pirates sont entrés dans le port de Funchal, qu'aucune précaution ne garantissait contre une attaque de ce genre. Ils ont torpillé un transport français de matériel de guerre, le *Kangaroo*, une canonnière française, la *Surprise*, et un navire marchand anglais. Après ces torpillages, pendant deux heures, ils bombardèrent la ville, dont ils se tenaient éloignés seulement de 3 milles. Les batteries de la côte ayant ouvert le feu sur eux, ils finirent par se retirer. Peu de temps après, on constatait la présence de sous-marins, de ceux-là ou d'autres, dans le voisinage des îles Canaries. Les dégâts matériels causés à la ville de Funchal sont peu importants et il y eut très peu de victimes dans la population. Malheureusement on a à déplorer la perte de l'équipage et des officiers de la *Surprise*. Ce raid audacieux contient un avertissement sérieux pour les alliés. Il montre que les nouveaux sous-marins de guerre sont capables d'effectuer de longues traversées et de revenir à leurs bases sans probablement se ravitailler en mer. Il indique aussi que ces bateaux sont pourvus d'une artillerie bien supérieure à celle qui arme les prédecesseurs. Les derniers sous-marins, qui sont d'un très fort tonnage, ont reçu un armement qui jusqu'alors ne paraissait pas compatible avec leur genre de navigation. C'est ainsi qu'on en vit il y a quelques mois, en Méditerranée, qui portaient quatre canons, probablement de 88. Et on croit savoir que sur les plus récents modèles, le calibre est de 105, ce qui explique l'emploi de projectiles pesant 16 kilos. Ce n'est là qu'un acheminement sérieux vers la réalisation du *Kolossal* auquel aspirent les Boches, mais en attendant il est certain que l'extension donnée à la construction de leurs submersibles et à leur rayon d'action peut devenir extrêmement redoutable pour les marines alliées.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

Les communiqués italiens nous apprennent que la lutte d'artillerie est opiniâtre sur tous les fronts. Ils insistent journalement sur l'efficacité de la collaboration de leur aviation au travail de l'artillerie, et sur son activité dans ses opérations indépendantes ; de fréquents bombardements d'établissements militaires attestent sa supériorité sur celle des Autrichiens, qui s'adonnent plus volontiers aux attaques de villes ouvertes. L'infanterie a peu agi dans les secteurs du nord. Sur le Carso elle s'est de nouveau distinguée, le 3, en emportant les positions ennemis sur un front d'un kilomètre et une profondeur de 300 mètres. La ligne autrichienne de Gorizia à la mer est depuis quelques jours violemment battue par l'artillerie de nos alliés. Le bond qui vient d'être effectué par l'infanterie est vraisemblablement l'indice d'une prochaine attaque dans la direction de Trieste. La concentration dans ce secteur de nombreux effectifs et d'un matériel très important donne une certaine force à cette supposition et fait présager que l'attaque serait de grande envergure. Tout fait espérer que la vaillante armée italienne remportera cette fois encore un éclatant succès.



L'ACTION ITALIENNE

concentration dans ce secteur de nombreux effectifs et d'un matériel très important donne une certaine force à cette supposition et fait présager que l'attaque serait de grande envergure. Tout fait espérer que la vaillante armée italienne remportera cette fois encore un éclatant succès.

NOTRE COUVERTURE

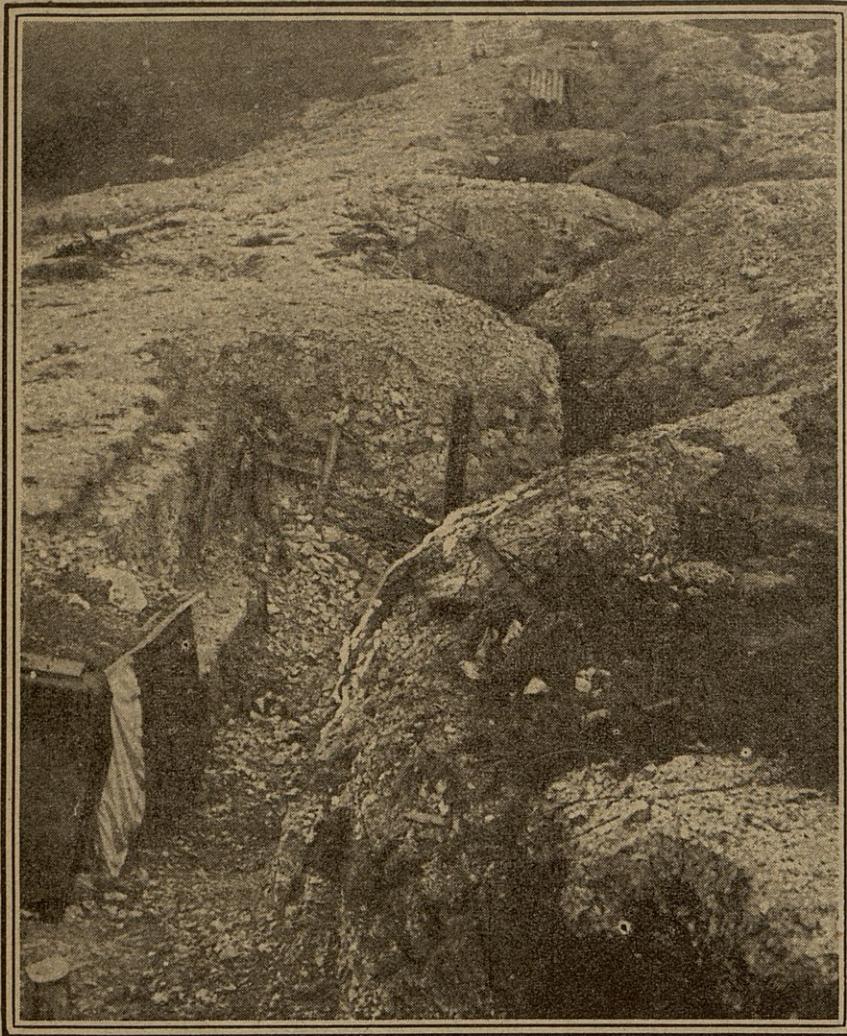
LE GÉNÉRAL ROUSSKY

Encore adolescent, le général Roussky prit part à la campagne russo-turque où il fut grièvement blessé. Chef d'état-major de la 2^e armée de Mandchourie, il ne put faire partager ses idées aux grands chefs. La paix signée avec le Japon, il s'occupa de réorganiser l'armée russe.

Dans la guerre actuelle, il a à son actif la brillante conquête de la Galicie orientale. La maladie l'oblige au repos ; rétabli, le tsar lui confie, en septembre 1915, la lourde succession du général Alexeieff à la tête des armées du Nord-Ouest, de la Baltique au Niémen : Hindenburg vient se briser contre cette muraille ; Riga et Dvinsk résistent toujours.

De nouveau malade, le général Roussky fut remplacé momentanément par le général Kourpatkine. Depuis quelque temps, il a repris le commandement du front de la Baltique.

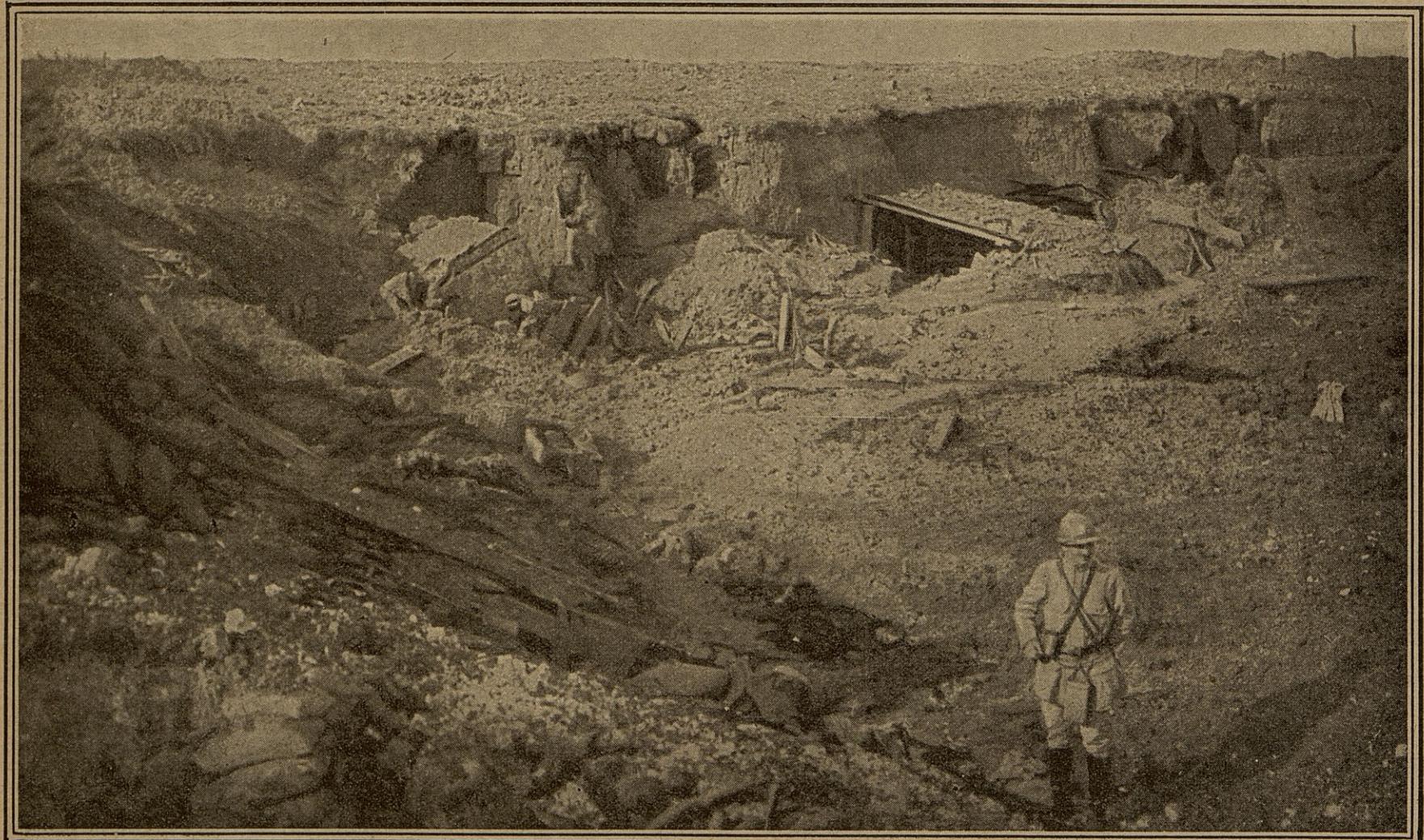
TRANCHÉES ALLEMANDES DANS LA SOMME



Certains travaux défensifs créés par les Boches dans la Somme étaient de véritables ouvrages d'art. Voici un boyau servant à relier deux fortes tranchées. Grâce à ses sinuosités, il ne pouvait être pris en enfilade par le tir de l'artillerie.



Le canon, qui a chassé les défenseurs de cette tranchée, n'a pu, sur beaucoup de points, la ruiner complètement, tant y étaient multipliés les boisages, étançons et autres moyens de consolidation dont il reste des vestiges impressionnans.



Au sud-est de Combles des carrières à ciel ouvert furent pour les Allemands des tranchées toutes faites. On voit par notre photographie combien elles étaient faciles à aménager. Dans la roche friable s'ouvrivent les profonds refuges, reliés entre eux par des galeries, où s'abritait une véritable garnison. A droite : on voit un camouflage couvert de pierraille qui masquait l'entrée d'un abri.

NOS MAROCAINS SUR LE FRONT



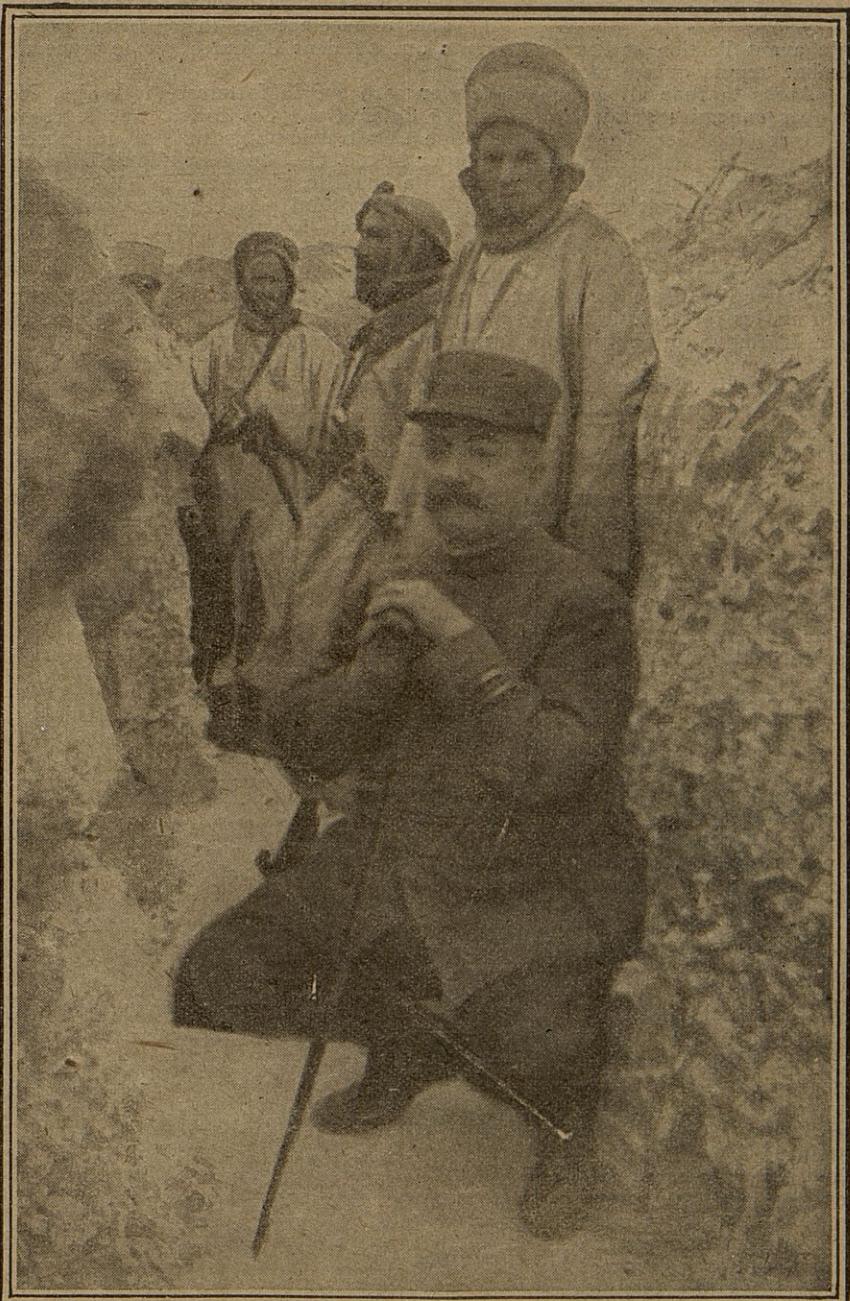
Tout comme nos poilus, les Marocains voient avec plaisir arriver l'heure de la soupe. L'un d'eux, muni de la gamelle de l'escouade, attend impatiemment la distribution.



Avant de partir pour les tranchées, l'escouade reçoit les provisions qu'elle doit emporter. Nés pour la guerre, les Marocains se sont vite adaptés aux exigences de la vie en campagne.



Le Maroc a prouvé dès le début de la guerre son loyalisme à la France, en lui fournissant un fort contingent d'excellents soldats. Braves et disciplinés, les Marocains, au feu, font l'orgueil de leurs chefs. On voit par ces photographies qu'ils ne font pas plus mauvaise figure dans les tranchées que leurs camarades d'Europe, mais, paraît-il, s'ils les défendent bravement, ils n'aiment guère les creuser.



LA VICTOIRE DE VERDUN⁽¹⁾

24 OCTOBRE - 3 NOVEMBRE

par le C¹ BOUVIER de LAMOTTE
Breveté à l'Etat-Major

La victoire que la 2^e armée française, sous le commandement du général Nivelle, a remportée devant Verdun au 24 octobre 1916 a produit dans tout le pays un écho sensationnel.

C'était au moment même où la bataille sur la Somme atteignait son point culminant et où l'effort des alliés arrivait au maximum ; tous les regards se tenaient dirigés sur le front Bapaume-Péronne ; on semblait négliger les autres secteurs. Tout à coup, devant Verdun, une nouvelle attaque se déclenche et une nouvelle victoire se cueille. Les Allemands avaient affirmé que leur offensive sur la forteresse française avait brisé tout espoir pour nos armées de produire une action quelconque au printemps. Ils eurent la douloureuse surprise, cependant, de voir déclencher notre attaque sur la Somme au 1^{er} juillet ; mais que pourront-ils dire actuellement puisque, non seulement sur la Somme, mais devant Verdun même, nos troupes passent à l'assaut ; puisqu'elles enlèvent les tranchées, les villages, les défenses accumulées depuis deux ans par l'ennemi en Picardie et que sur le sol lorrain, dans une seule journée, elles viennent de reprendre, devant la forteresse inviolée, le terrain que des régiments allemands n'avaient pu nous enlever qu'après six mois de combats incessants !

La Victoire de Verdun du 24 octobre sera l'une des plus mémorables de cette guerre d'extermination.

COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE

Il semble nécessaire, pour bien saisir et suivre les opérations militaires de la journée du 24 octobre, de donner un aperçu succinct de la situation générale avant l'action et des événements qui s'étaient déroulés sur le front de combat depuis quatre mois environ.

Après la ruée allemande de février 1916 sur la forteresse française, les troupes ennemis s'étaient rapprochées de la ligne des forts. Sur le front Nord et Nord-Est, l'avance allemande s'était poursuivie malgré des pertes désastreuses ; l'ennemi avait pu occuper le fort de Douaumont, puis celui de Vaux ; il marchait, en juin, vers celui de Souville, cherchant en hâte à prendre pied sur le plateau central (388) qui devait lui permettre de dominer la forteresse. Sa poussée était d'autant plus violente à cette époque qu'il n'ignorait pas les projets d'une offensive prochaine des armées alliées et il cherchait, en frappant un grand coup sur le camp retranché de Verdun, d'abord à exploiter l'événement au point de vue mondial, puis à paralyser sur d'autres endroits les forces françaises et à empêcher toute velléité d'offensive de notre part. L'attaque du 23 juin 1916 fut menée dans ces deux buts.

Sur un front de 7 kilomètres, de la cote 321, à l'est de Bras, au bois de Laufée, six divisions allemandes se ruèrent à l'assaut. Sous cette poussée violente, nos troupes faiblirent ; elles durent encore reculer ; l'ouvrage de Thiaucourt fut enlevé et l'ennemi arriva aux premières maisons du village de Fleury. La 307^e brigade française lui barra la route vers les bois de Vaux-Chapitre.

Le 26 juin, nous essayons de reprendre le village de Fleury, tenu par l'ennemi après les attaques du 24 et du 25 ; on put se maintenir seulement au Sud, vers la poudrière.

Les 11 et 12 juillet, une formidable offensive allemande est de nouveau déclenchée. L'ennemi espère, cette fois, enlever tout le plateau ; il fonde son espoir sur la croyance que nous avons dû retirer une partie de nos troupes pour produire l'offensive de Picardie qui dure depuis onze jours sur la Somme. Il escompte donc notre faiblesse et veut définitivement nous enlever de haute lutte la position.

La bataille se déroule terrible sur tout le front à l'est de la Meuse : elle prend un caractère acharné et vraiment désespéré devant Fleury. Les bataillons allemands progressent : ils s'avancent sur la route du fort de Souville ; ils ont atteint la Chapelle Sainte-Fine à la bifurcation des routes ; ils sont à 500 mètres du fort. Le moment est vraiment tragique. La situation pour nos troupes est angoissante : mais nos réserves ont été jetées dans la bataille et le gé-

néral Nivelle a pu arrêter l'avalanche. Dès lors l'action de l'ennemi se trouve enrayer : il ne pourra plus progresser. Lentement, progressivement, nous allons au contraire reprendre le terrain. C'est que la bataille de la Somme produit alors son action et l'attaque sur Verdun va en être d'autant décongestionnée.

Les troupes du général Mangin se mettent à l'œuvre et chaque jour, méthodiquement, attaquent l'adversaire. Le 3^e, puis le 2^e zouaves enveloppent Fleury par le Sud ; le 11^e régiment bavarois est chassé de la poudrière au sud de Fleury. Nos tirailleurs algériens avancent à droite vers les bois de Vaux-Chapitre. Au centre, le 169^e régiment d'infanterie occupe la Chapelle Sainte-Fine.

Le 15 juillet, nous continuons notre action lente mais constante sur tout le front. Tandis que la 15^e division progresse sur Fleury, vers l'Ouest, sur Thiaumont, les 81^e et 96^e régiments d'infanterie s'avancent sur toute la ligne. Fleury, déjà entouré vers le Sud, est attaqué dans sa partie Nord et Nord-Est par les 56^e et 10^e régiments d'infanterie.

Plus au Nord, le 207^e régiment atteint la voie ferrée et, se joignant aux 81^e et 96^e, poussent tous trois sur Thiaumont ; ils sont ramenés par l'ennemi. Ils renouvellent leurs attaques. Le 134^e régiment vient à leur secours : ils peuvent tenir sur leurs positions. Le 8 août, les tirailleurs entrent dans la partie Sud de Fleury ; enfin, le 10 août, le régiment colonial, qui est arrivé en ligne, prend part à l'action. Les 17 et 18 août, il enlève tout le village et l'occupe jusqu'à la voie ferrée. C'est le rétablissement de notre ligne avec ses points d'appui. Dès lors, nous tenons le front de résistance et rien ne pourra plus l'ébranler. Les petites attaques se renouvelleront, des combats partiels auront lieu, on enlèvera quelques nouvelles tranchées jusqu'au jour où, le commandement ayant décidé l'offensive, se produira l'événement du 24 octobre qui sera la bataille et la victoire de Verdun.



GÉNÉRAL GUYOT DE SALINS

GÉNÉRAL PASSAGA

LA BATAILLE DU 24 OCTOBRE

La surprise, a écrit un célèbre homme de guerre, est sans contredit le facteur principal de la victoire.

La bataille du 24 octobre fut bien une surprise ; elle devait être une victoire.

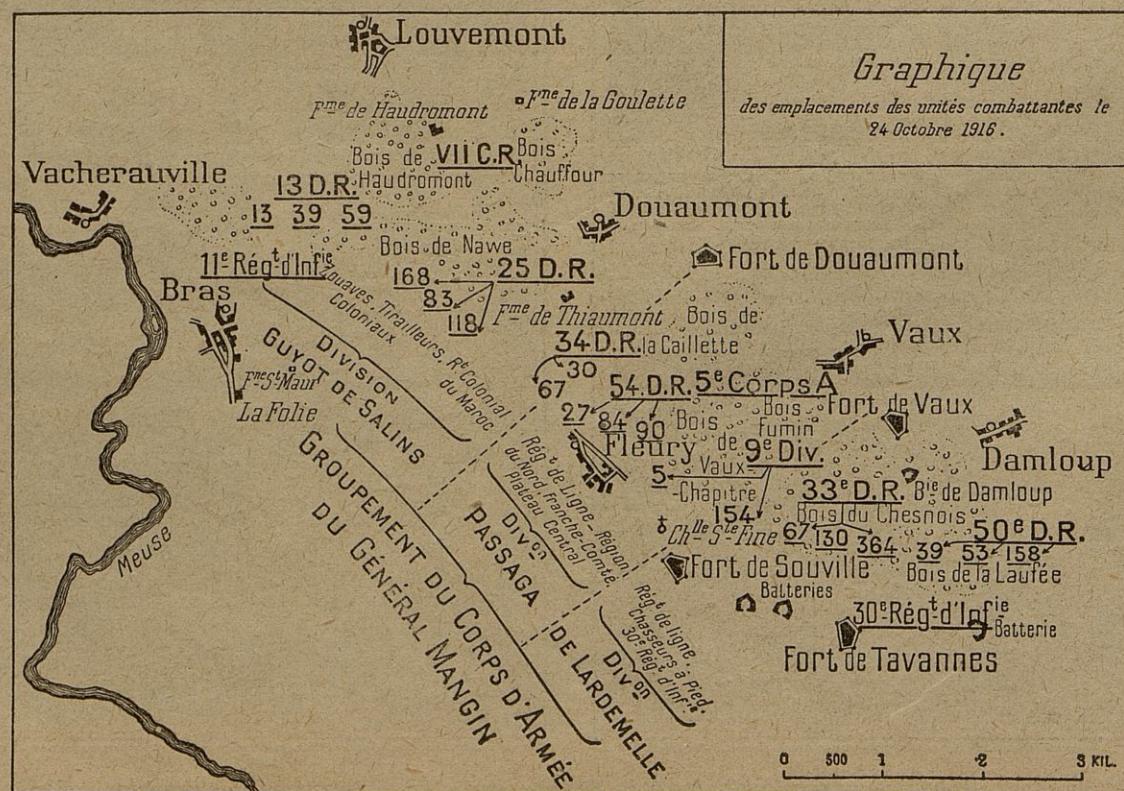
Dès le milieu d'octobre, le haut commandement français avait jeté les bases d'une opération sérieuse sur le front de Verdun. Ce devait être pour nos armées sur la Somme une heureuse diversion, et c'était une affirmation incontestable de notre activité et de notre puissance sur tous les fronts dans tous les secteurs.

L'opération projetée fut confiée au commandant de la 2^e armée qui élabora le plan d'attaque. L'attaque elle-même fut placée sous les ordres du général Mangin. Elle fut décidée pour la fin de novembre.

Tout d'abord, la préparation fut minutieuse. Rien ne fut laissé au hasard. Un bombardement énergique et intermittent fut dirigé sur tout le front de la côte du Poivre, Douaumont, Vaux, batterie de Damloup. Les grosses pièces de 400, arrivées récemment devant Verdun, furent mises en action dans les secteurs battus. Mais, contrairement à ce qui se faisait anciennement, — bombardement de toute la ligne jusqu'à son écrasement complet, — on bombardait par secteur restreint, et, pour ainsi dire, par place. De cette façon, l'ennemi pouvait en déduire une attaque locale, partielle, mais non cette idée préconçue : une attaque de secteur.

Les troupes d'attaque, composées de trois divisions et de quelques régiments adjoints placés sur les ailes, furent rassemblées dès le 22 octobre sur les emplacements qui leur étaient assignés. Ces troupes étaient placées sous le commandement direct du général Mangin et se composaient de trois divisions : la division Guyot de Salins, la division Passaga et la division de Lardemelle. Chacune avait ses directives et sa sphère d'action limitée.

A la première revente, l'honneur d'enlever le fort de Douaumont.



LES ARMÉES EN PRÉSENCE LORS DE NOTRE OFFENSIVE CONTRE DOUAUMONT

Flanquée sur sa gauche par le 11^e régiment d'infanterie, qui tenait le bois Nawé vers l'Ouest, la division Guyot de Salins était composée des troupes d'Algérie (zouaves et tiraillers), de coloniaux et du régiment colonial du Maroc. Elle faisait face au secteur Douaumont et avait à s'avancer dans les ravins qui bordent à l'Ouest tout le plateau de Douaumont — ravin de la Dame, ravin de la Couleuvre — ; puis, sur la droite, l'ouvrage détruit de Thiaumont, la ferme Thiaumont et enfin le village et le fort de Douaumont.

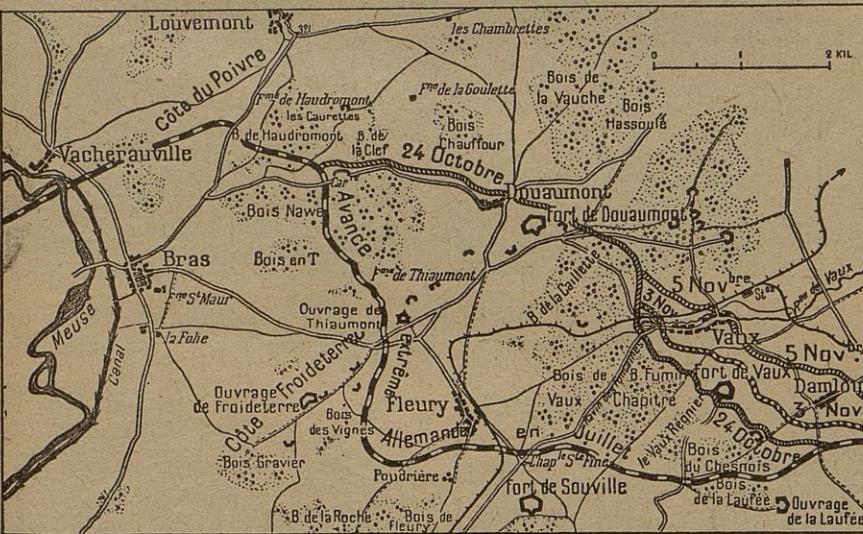
A la division Passaga, composée de troupes de ligne et de coloniaux, revenait la mission de déboucher du plateau de Fleury et de s'avancer dans les bois de la Caillette et Vaux-Chapitre. Elle devait donc franchir les redoutables ravins de Chambitoux, des Fontaines ; celui de Bazil, suivi par la voie ferrée étroite, et aborder la route de Vaux à Douaumont.

Enfin, sur la droite, la division de Lardemelle faisait face à l'Est et, de la Chapelle Sainte-Fine au bois de la Laufée, elle avait comme but assigné les éperons du fort de Vaux et les batteries à l'est du bousquet meusien ; il lui fallait pour cela franchir toute la masse déchiquetée mais encore couverte des bois Vaux-Régnier, le Chenois, la Laufée. Sa mission sera la plus dure peut-être et c'est elle qui rencontrera le plus de résistance.

Le 23 au soir, toutes ces belles troupes massées dans leur secteur passèrent la nuit sous un dôme de feu, l'artillerie française couvrant en avant tout le terrain de ses projectiles. L'attaque générale avait été fixée au 24, à 11 h. 40. Le temps, qui jusqu'alors avait été beau et clair, changea brusquement dans la nuit. Un brouillard épais se leva de la plaine de Meuse et couvrit tout le plateau ; il était si dense que la vue ne portait pas à plus de 150 mètres. L'attaque n'en fut pas retardée ; les indices relevés la veille avaient fait connaître l'excellence de la préparation et le commandement ne voulut pas remettre à plus tard l'offensive projetée.

L'action devait comprendre deux phases distinctes. La première comportait un bond en avant jusqu'aux ravins placés en face des secteurs et premiers buts à atteindre. Après cette avancée, on devait consolider de suite les positions prises, et se lancer, un quart d'heure après, sur les derniers points assignés. Les escadrilles d'avions accompagnaient les troupes d'assaut ; certains pilotes volaient si bas qu'ils purent pousser des cris de : « En avant ! » entendus sur toute la première ligne.

La première partie du programme fut exécutée ponctuellement, chacun marchant vers son objectif défini. L'ennemi, surpris, surtout devant une offensive de pareille envergure et croyant que toute action serait différée



LE GAIN EFFECTUÉ PAR NOS TROUPES

dans la brume, fut facilement repoussé. Des fractions entières, entourées, se rendirent et l'on n'eut pas trop de peine pour arriver à la fin du premier bond fixé par le commandement. Cependant le brouillard avait gêné la liaison dans les unités : certaines d'entre elles s'étaient égarées et, en se jetant à droite ou à gauche de la directive assignée, avaient produit des vides dans la ligne. Le bataillon chargé de l'assaut du fort de Douaumont (bataillon Nicolai) s'était laissé entraîner sur sa droite ; or, comme les hommes de ce bataillon avaient été particulièrement équipés pour l'assaut du fort, on ne voulut pas changer le dispositif et il fallut ramener vers la gauche le régiment colonial du Maroc qui reprit sa place normale dans la marche.

Le 11^e de ligne, tenant l'extrême gauche, s'était avancé sur les carrières d'Haudromont, situées sur la route de Bras à Douaumont ; un combat terrible à la grenade s'y livra avant d'en prendre possession.

Les tirailleurs et les zouaves avaient attaqué le ravin de la Couleuvre et le village de Douaumont ; enfin le régiment colonial du Maroc (lieutenant-colonel Régnier) marchait sur le fort, dont la masse, s'élevant au centre même de la crête des monts de Meuse, formait un attrait irrésistible pour toutes les troupes lancées à l'assaut. Il devait être 2 h. 30 de l'après-dînée ; le vent s'était levé ; il avait dissipé le brouillard épais du matin et les lambeaux de nuages courraient, rapides, sur les Hauts-de-Meuse, laissant entre eux de larges espaces vides, vastes baies qui permettaient les observations. On put alors jouir du spectacle général de toute la ligne d'assaut s'avancant en ordre sur tout le front. Le Généralissime et le commandant de la 2^e armée assistèrent de leur observatoire à ce tableau saisissant et sublime de guerre.

Au centre, les régiments de ligne de la division Passaga, électrisés par l'appel de leur divisionnaire, avaient franchi la crête de Fleury et, dévalant sur les pentes du Bois triangulaire et de Vaux-Chapitre, s'avancèrent dans les ravins de Bazil, de Chambitoux et des Fontaines ; sur leur gauche, le bois de la Caillette était enlevé et, du ravin de la Caillette, ils apercevaient leurs frères d'armes plantant le drapeau tricolore sur la masse de Douaumont reconquis. Sur la droite, la lutte avait été plus dure, plus opiniâtre. Les chasseurs alpins progressaient dans les bois Vaux-Régnier, le Chenois, mais rencontraient une très vive résistance sur les tranchées de Molle, Clausewitz, Seydlitz. La division de Lardemelle avait de grosses difficultés pour aborder cette partie boisée du terrain. A son extrême droite, le 30^e régiment d'infanterie venait cependant d'enlever la tranchée von Klück dans le bois de la

Laufée et abordait la batterie de Damloup, qui formait un point de défense toute particulière dans le dispositif ennemi.

A 4 heures seulement, l'ennemi, se rendant compte de nos succès, commençait un bombardement sérieux pour empêcher notre conquête.

Vers 6 heures, à la tombée du jour, tous les points assignés par le commandement avaient été atteints.

Le soir de la bataille, le communiqué officiel de 23 heures donnait les renseignements suivants, formant un admirable compte rendu par sa simplicité et sa concision et en disant plus que tous les commentaires possibles :

Sur le front de Verdun, après une préparation d'artillerie intense, l'attaque projetée sur la rive droite de la Meuse a été déclenchée à 11 h. 20. La ligne ennemie, attaquée sur un front de 7 kilomètres, a été crevée sur une profondeur qui, au centre, atteint trois kilomètres. Le village et le fort de Douaumont sont en notre possession.

A gauche, nos troupes, dépassant l'ouvrage et la ferme de Thiaumont, se sont emparées des carrières d'Haudromont et se sont établies le long de la route de Bras à Douaumont.

A droite du fort, notre ligne passe au nord du bois de la Caillette, longe la lisière Ouest du village de Vaux, la lisière du bois Fumin et se continue au nord du bois Chenois et de la batterie de Damloup.

Les prisonniers affluent ; le nombre décompté jusqu'à présent atteint trois mille cinq cents, dont une centaine d'officiers. Le matériel capturé n'a pas été dénombré. Nos pertes sont faibles.

A un pareil bulletin de victoire (1), on ne saurait rien ajouter sans en diminuer la magnifique importance.

PRISE DU FORT DE VAUX

La victoire du 4 octobre devait encore être complétée quelques jours plus tard par un succès retentissant.

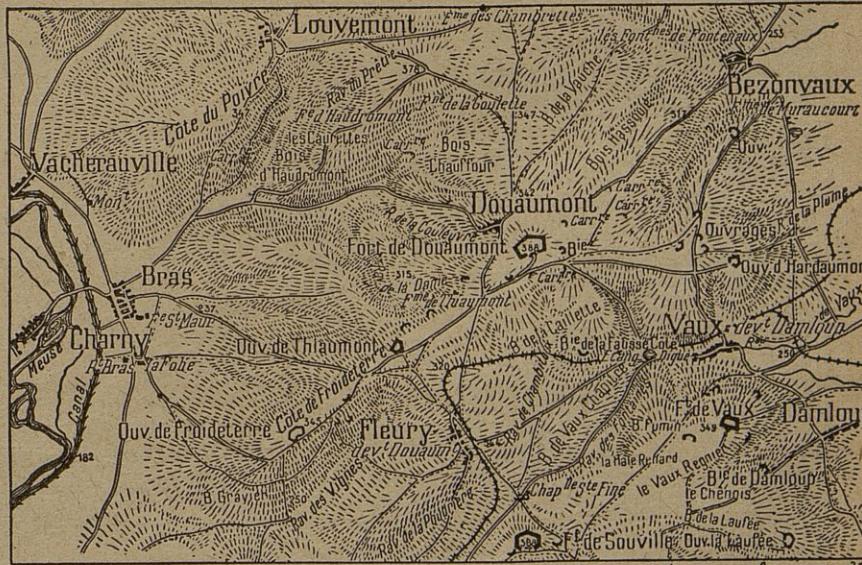
Le 3 novembre, un communiqué officiel français annonçait que le fort de Vaux avait été repris. Le fort de Vaux où s'étaient livrés, en mars et en juin, de formidables assauts ! Qui avait été conquis par les Allemands à la suite de l'épuisement et de l'isolement complet de ses derniers défenseurs ! Le fort de Vaux dont la chute avait été annoncée jadis par les radiotélégrammes bocches au monde entier : « Nous avons fermé le poing sur notre conquête, disait la *Gazette de Cologne*, personne ne nous la ravira. » Et le grand état-major d'ajouter : « Le pilier Sud-Est du front oriental de Verdun est tombé dans nos mains... »

A la suite de la journée victorieuse du 24 octobre, les troupes de la division de Lardemelle, qui s'était avancées au Vaux-Régnier et occupaient le dépôt à la droite du fort de Vaux, avaient dû être relevées. La division Andlauer lui succéda sur le terrain. Vers la gauche, la division Arlabosse avait également relevé les troupes de la division Passaga.

Les nouveaux régiments entrés en ligne brûlaient du désir d'égaler leurs camarades de la veille et ne cessaient d'avancer durant les journées des 26, 27 et 28 octobre. L'encerclement du fort de Vaux se faisait méthodiquement ; le 1^{er} novembre, on réalisait un dernier effort vers le Nord-Ouest. Dès lors, ce n'était plus qu'une question d'heures. Mais les Allemands, que nos progrès rendaient très perplexes, préférèrent évacuer le fort dans la nuit du 2 novembre.

Le fort avait été soumis, durant tous ces jours, à un bombardement intense et précis des grosses pièces françaises de 400 mm ; il était rendu intenable. Sous l'action des gros projectiles défonçant toutes les voûtes des casemates, des explosions s'étaient manifestées dans l'intérieur du fort. On sut plus tard qu'un dépôt de benzine et un dépôt de grenades avaient, par leur explosion, détruit une grande partie du fort. L'ennemi, du reste, avant de l'abandonner, fit sauter toutes les parties encore debout. Nos troupes n'y entrèrent que le 3 novembre, après l'arrêt des explosions et l'assurance que tout danger de mine était écarté.

Nos progrès dans la journée du 4 novembre nous permettaient d'avancer dans le village de Vaux, que nous occupions en partie le soir même jusqu'à l'ilot des maisons situées au nord-est du village, sur le ruisseau de Vaux. Le 5 novembre, une offensive heureuse de toute la ligne nous faisait dépasser les pentes des éperons qui s'avancent dans la plaine de Woëvre. Nous occu-



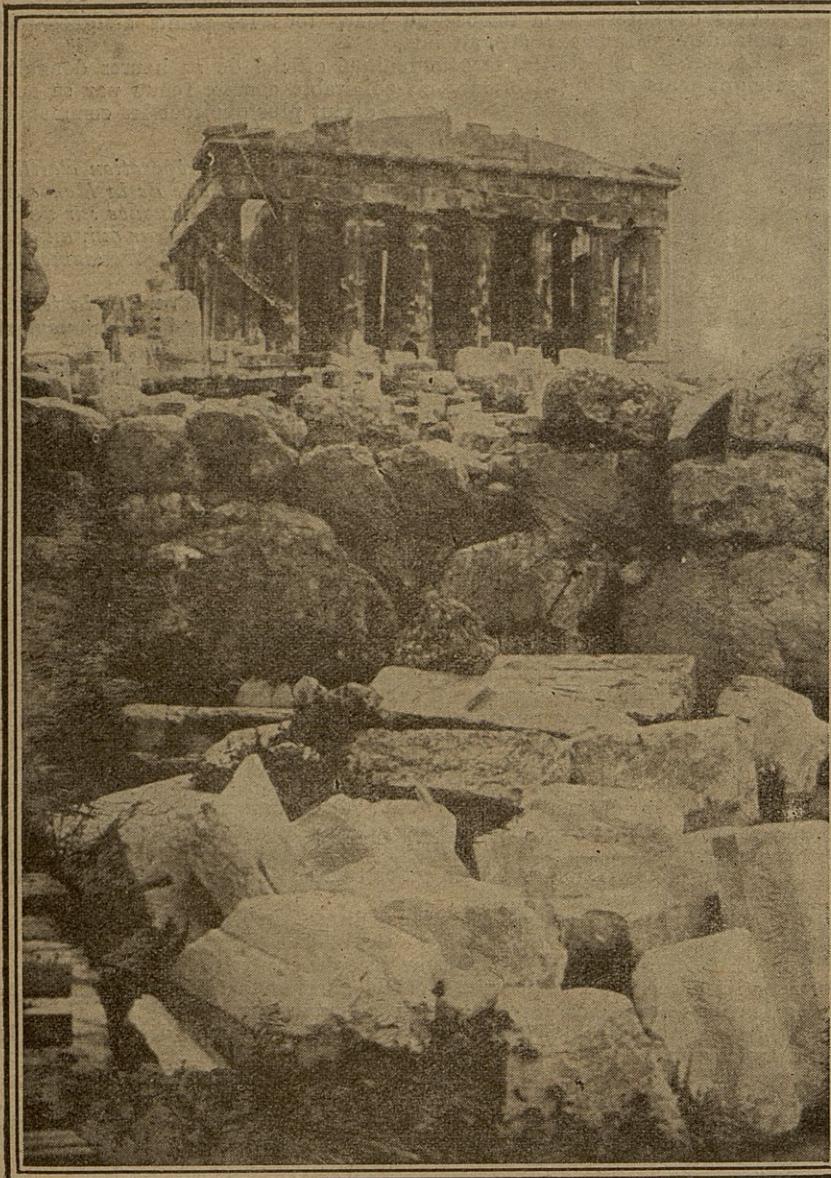
LE TERRAIN DE LA LUTTE DEVANT VERDUN

pions le cimetière de Vaux, la ferme du Ruisseau, enfin le village de Damloup lui-même. Ainsi, nous reprenions possession de tout le terrain qui formait notre ligne de défense en mars 1916.

En dix jours, nous avions reconquis tout le sol où s'étaient fait jadis écraser tant de régiments allemands pour obtenir la possession de « la pierre angulaire de la défense du bastion français ».

(1) Le nombre des prisonniers a atteint 5.873 dont 138 officiers : parmi ces derniers, 10 officiers supérieurs. De plus : 10 canons de campagne, 5 de gros calibre, 51 de tranchées et 144 mitrailleuses.

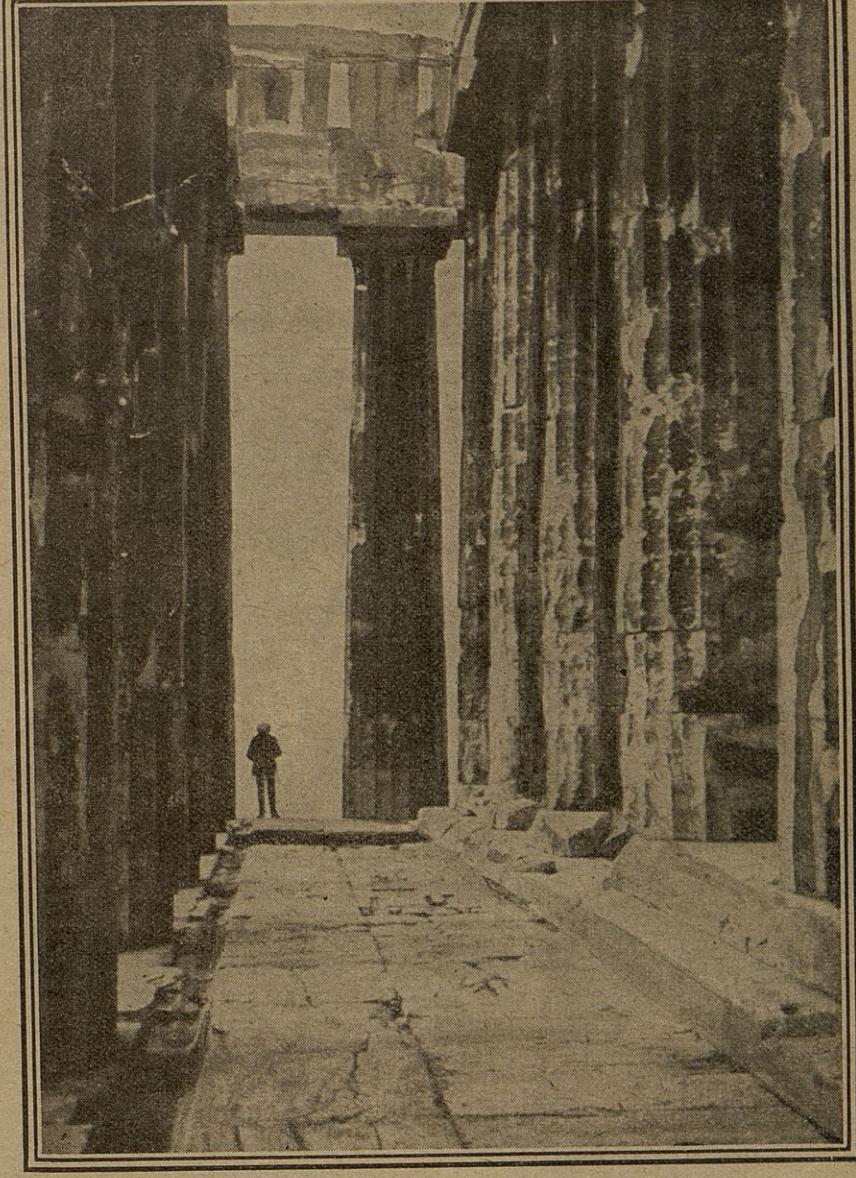
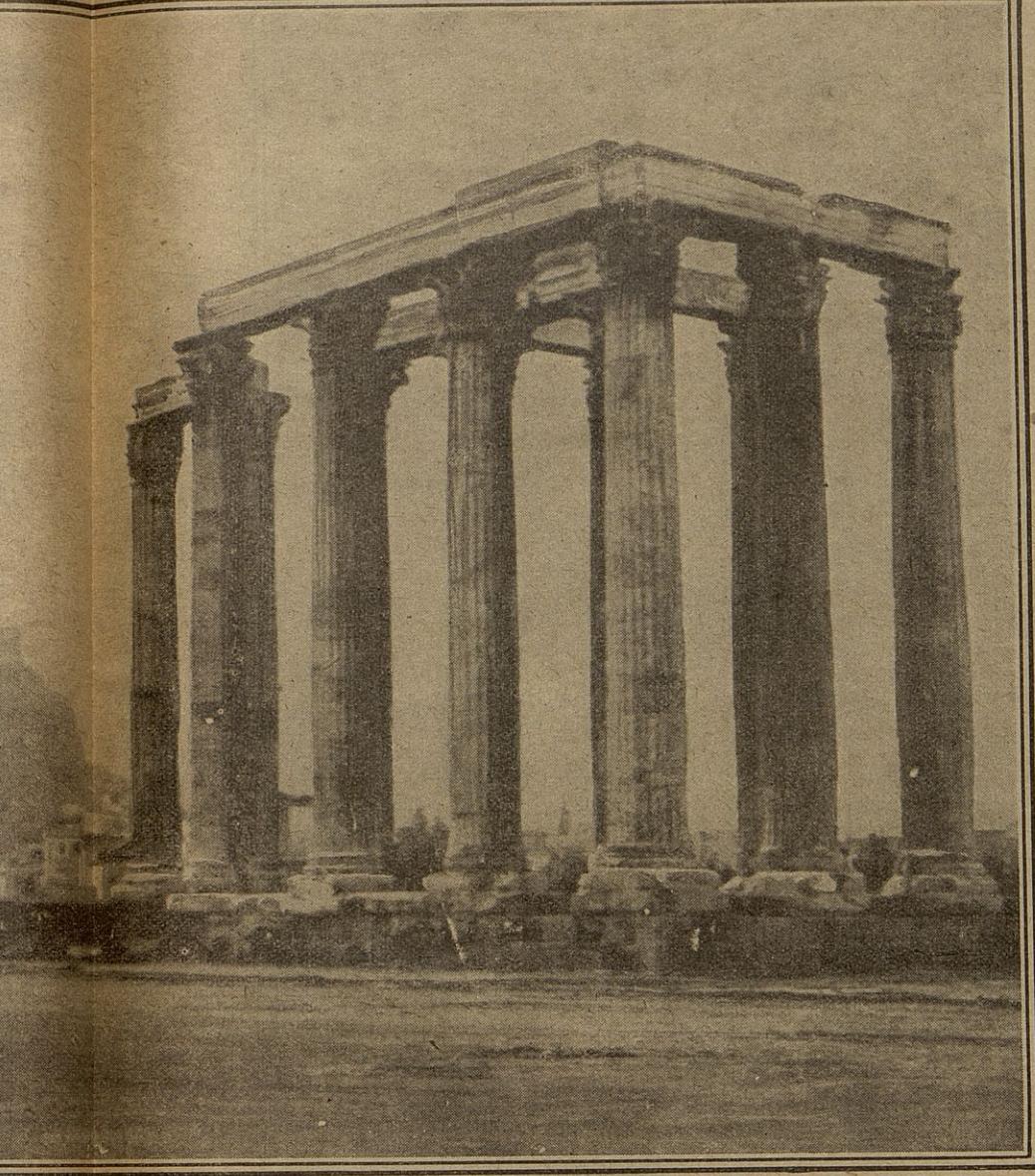
L'IMMORTELLE ATHÈNES DES TEMPS HÉROÏQUES ET LA VILLE D'AUJOURD'HUI



Vue du Parthénon et du mur formé de blocs à peine équarris qui constituait au temps des Pélasges les fortifications de l'Acropole.



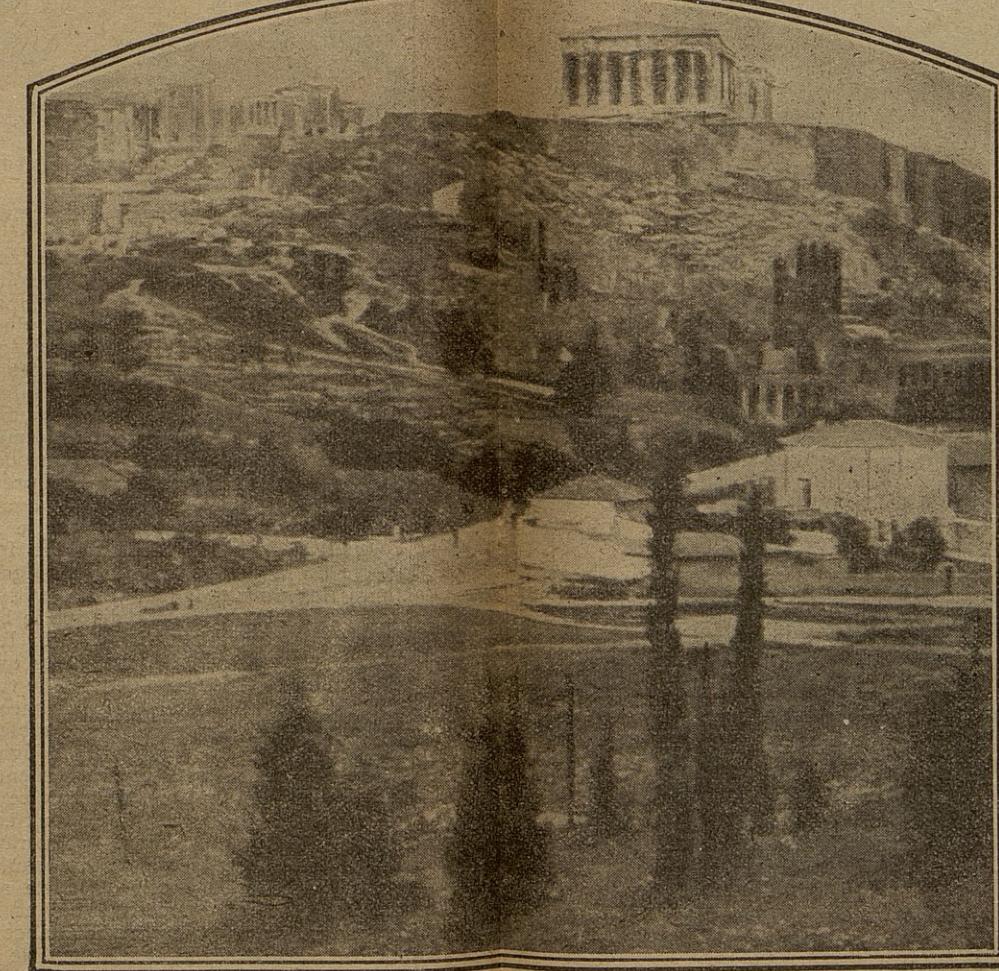
Ces colonnes, qui s'élèvent au centre d'Athènes, sont les derniers vestiges du temple de Zeus que commença Pisistrate à l'endroit où, selon la tradition, Deucalion fonda le premier temple à Jupiter. Dans le médaillon : le Zappéion, édifice moderne, où nos marins ont été assaillis.



Le péristyle du Parthénon se composait, sur la face Est, de huit colonnes dont l'aspect majestueux laisse une vision inoubliable.



Cette vue d'Athènes a été prise sous l'Acropole près du mur de Thémistocle. Au fond : la colline du Lycabète. A droite : le palais royal auprès duquel éclatèrent deux obus tirés par notre flotte.



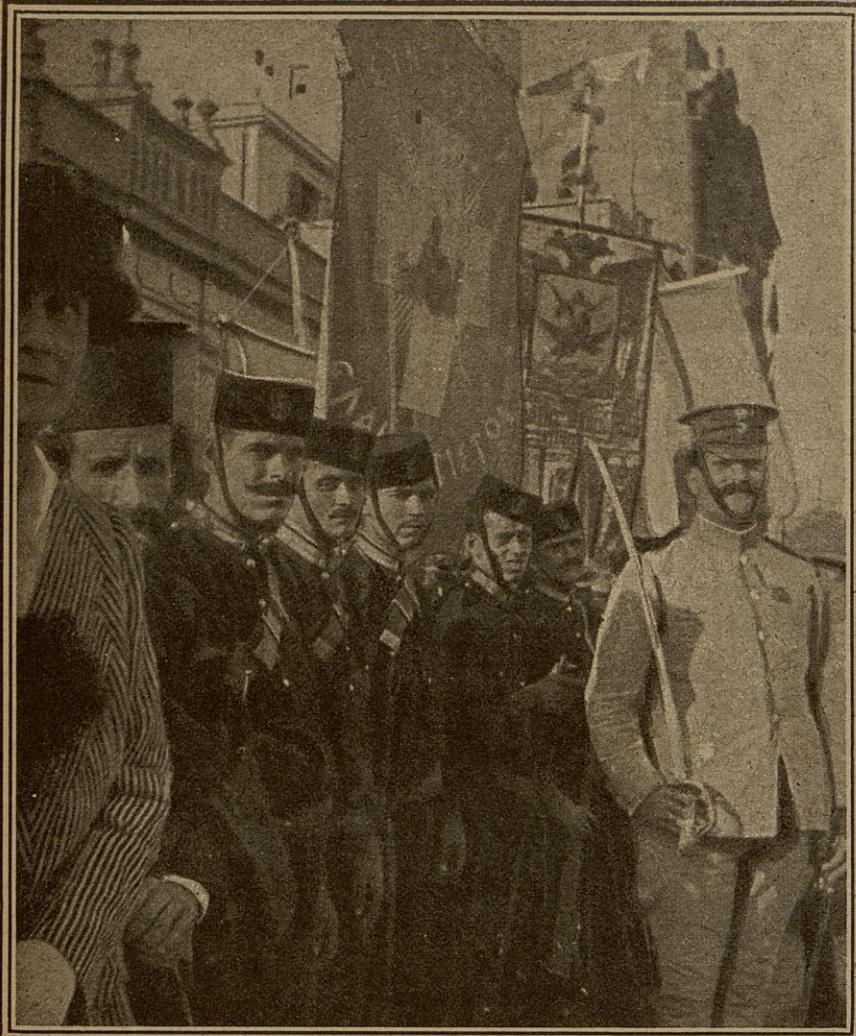
Vue de l'Acropole que domine le Parthénon, commencé par Cimon, fils de Miltiade, et terminé par Périclès ; l'illustre Phidias en dirigea les travaux.



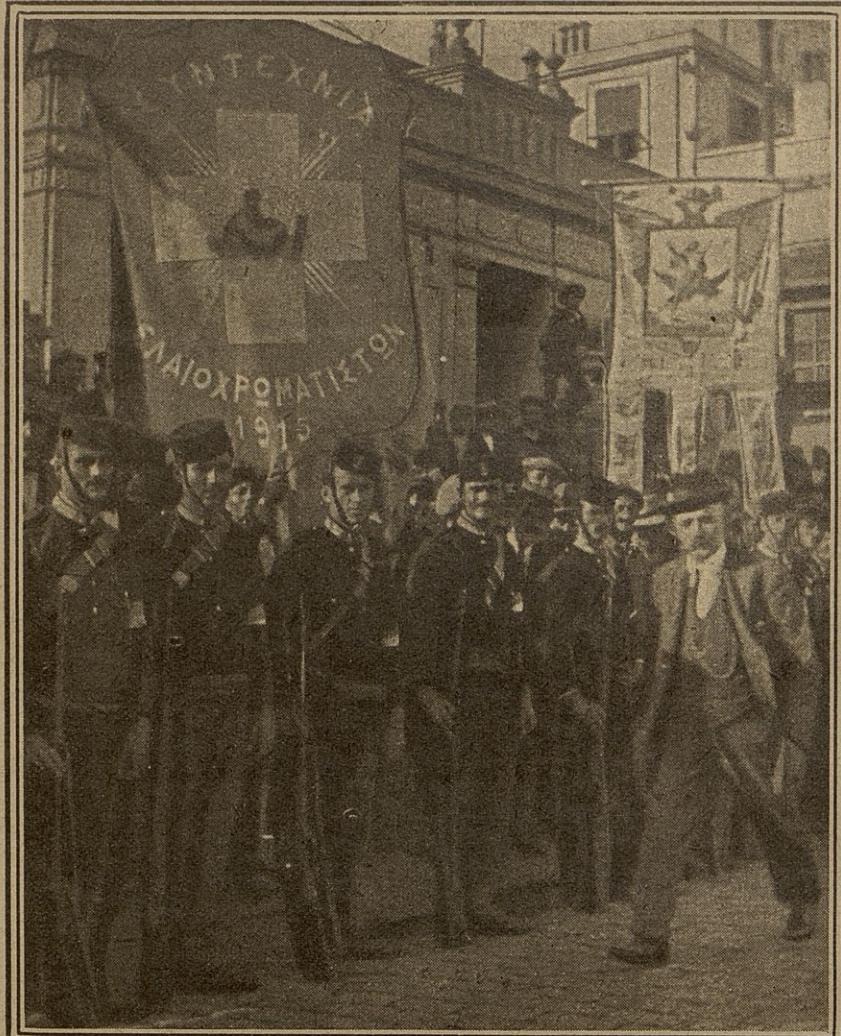
L'Athènes moderne. Au centre : le temple de Zeus et la porte d'Hadrien. A gauche : une colline près du stade de Lycurgue, d'où les réservistes tiraient sur le Zappéion. Au fond : le mont Hymette.

(Clichés MEXS.)

LES ALLIÉS ET LES GRECS A SALONIQUE



De nombreux gendarmes grecs se sont joints aux volontaires de l'armée régulière que le gouvernement national de Grèce équipe à Salonique pour concourir à la libération du territoire.



Une force de gendarmerie, bannières déployées, va être passée en revue à Sa onique avant de partir pour le front. On remarquera la bonne tenue de ce corps de volontaires.



C'est à Salon que que les chefs des armées alliées qui opèrent en Macédoine, ou leurs représentants, tiennent les conférences nécessitées par l'action unique sur ce front. Voici un groupe d'entre eux. De gauche à droite : le colonel Bordeaux, de l'état-major français ; le général Pettiti, commandant les troupes italiennes, et le colonel Garbazo, son chef d'état-major ; puis le général Kelly, commandant l'artillerie du XII^e corps britannique, et le lieutenant-colonel Cravosio, du 63^e régiment d'infanterie italien.

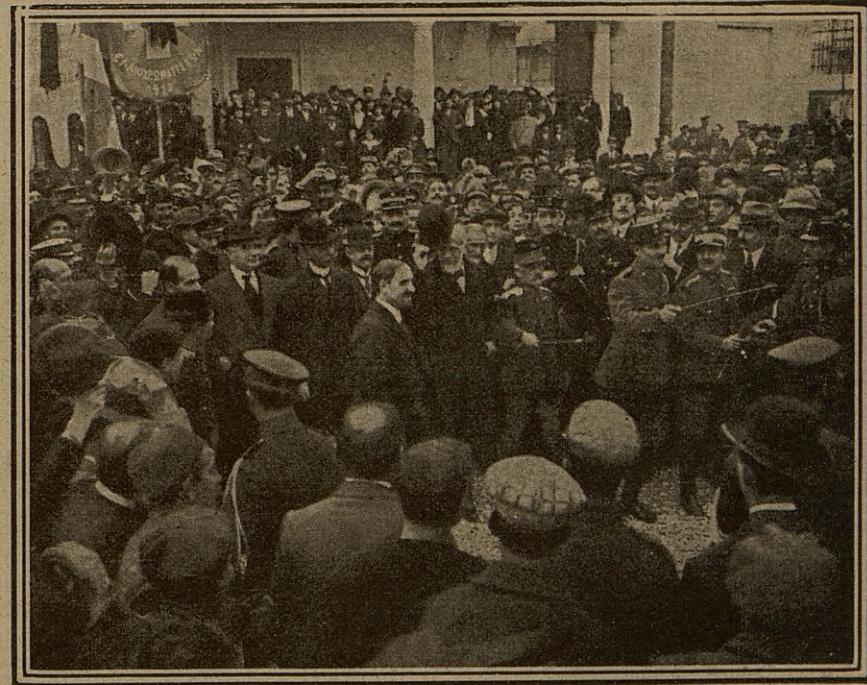
L'ARMÉE NATIONALE DE LA GRÈCE



Le régiment de Sérès reçoit, à Salonique, du chef du gouvernement national, un drapeau qu'il couvrira de gloire aux côtés des alliés. Ce régiment, un des premiers qui se soulevèrent avec une généreuse indignation contre les empiétements bulgares et la mollesse du gouvernement d'Athènes, comprend des vétérans des dernières guerres balkaniques et de jeunes hommes qui servent pour la première fois. Leur tenue superbe suffirait à faire reconnaître de quel esprit ils sont animés. Des corps de l'armée nationale hellénique se sont déjà distingués plusieurs fois au feu et ont mérité les éloges du général en chef des armées alliées.



Salonique joue un rôle qui lui assure dès maintenant une grande place dans l'histoire. Siège du gouvernement national, elle est journalièrement le théâtre d'événements d'où dépend le sort de la Grèce. Voici M. Venizelos prononçant, devant une foule enthousiaste, en présence des représentants des armées alliées, un discours patriotique à l'occasion de la remise d'un drapeau au régiment de Sérès. Devant lui, tenant le drapeau, est le colonel Christodoulos qui, plutôt que d'obéir lâchement aux injonctions des Bulgares, ramena de Sérès à Cavalla, puis de Cavalla à Salonique son régiment, aujourd'hui récompensé par la remise d'un drapeau.



La remise d'un drapeau au régiment de Sérès, un des premiers qui embrassa la cause nationale, fut un acte émouvant. A gauche : le défilé des troupes après la cérémonie ; au premier rang de la foule, M. Venizelos et le général Danglis, ministre de la guerre du gouvernement national. A droite : M. Venizelos, sortant de l'église Sainte-Sophie, est l'objet des ovations populaires. Au milieu de la page : l'arrivée à Salonique du général Roques, notre ministre de la guerre, venant visiter les armées alliées sur ce front.

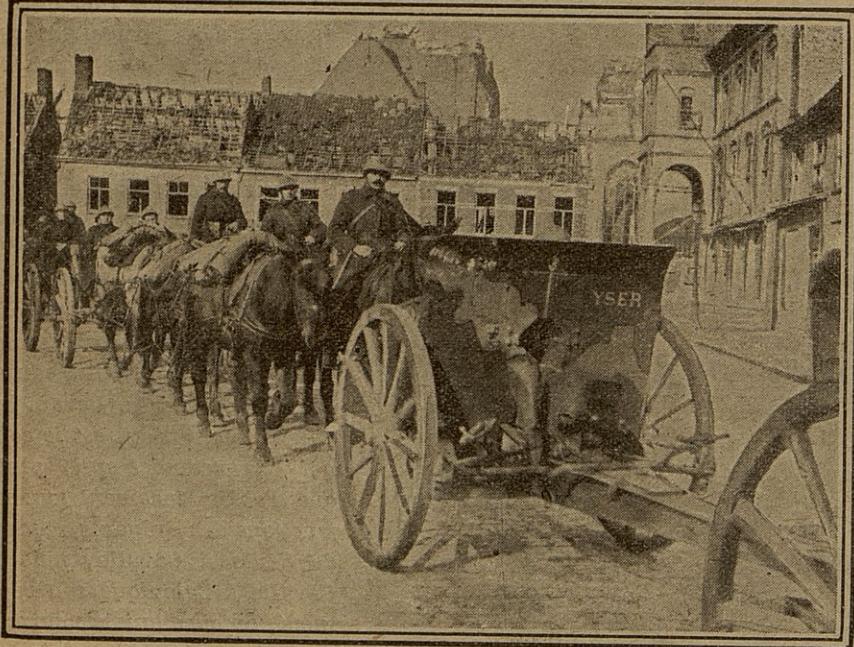
SUR LE FRONT DE L'ARMÉE BELGE



Arrivant des dépôts de l'intérieur, un bataillon se rend au front à travers la campagne qui, en ce point éloigné des premières lignes, n'a pas été dévastée par les obus et est animée par les travaux agricoles.



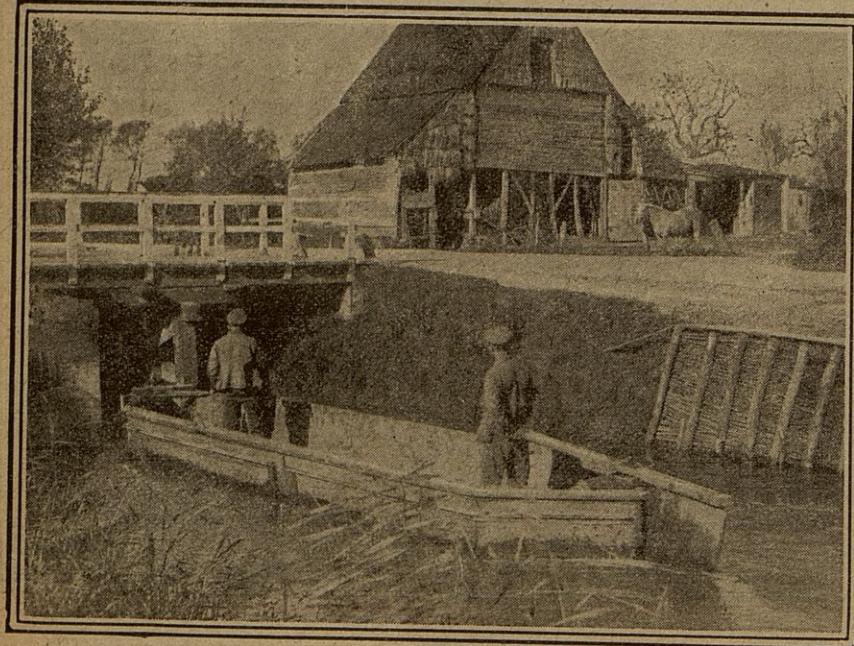
Après de longs jours passés dans la boue des tranchées, le bataillon regagne le cantonnement. C'est d'un pas alerte que, malgré leur lassitude, les jeunes soldats de Belgique foulent le chemin tracé à travers prés.



Un convoi d'artillerie traverse, pour se rendre au front, une ville fréquemment bombardée par les Boches. Aussi les toits ont-ils perdu leurs ardoises, les fenêtres leurs vitres. Le fourgon porte un nom de victoire et d'espérance.



Au repos dans sa cagna, un soldat songe mélancoliquement en fumant sa pipe. Le mobilier qui l'entoure n'est certes pas fait pour l'inspirer, mais sa pensée est loin, bien loin de là, dans quelque village de sa patrie envahie.



Sur le front de l'armée belge, c'est surtout la lutte d'artillerie qui domine, mais le rôle de l'infanterie y est fort actif. La vie y est aussi intense que dans nos secteurs. La nature du pays, qui offre certaines facilités pour le ravitaillement, lequel peut s'y faire en barque par canaux, oblige à une vigilance particulière; la moindre ferme y est fortifiée, comme celle-ci que garde une sentinelle.





PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE VII

L'ASSAUT DE LA WEISSE FRAU

Pendant une partie de la nuit, elle écouta le bruit de la marche cadencée à travers la salle, car une fois en bas, M. Heldrick avait recommencé sa promenade...

De temps à autre, il s'arrêtait : le silence se faisait durant quelques instants ; après quoi, son manège reprenait...

Soudain, elle n'entendit plus rien...

Alors, intriguée, apeurée davantage, elle s'agenouilla sur le plancher, cherchant à surprendre quelque indice de ce qui se passait au-dessous d'elle...

Maintenant, elle entendait comme des gémissements rauques qui trahissaient la souffrance ou l'effroi.

Saisie de compassion, elle appliqua sa bouche contre le plancher.

— Monsieur Heldrick, appela-t-elle, avez-vous besoin de soins ?... Montez m'ouvrir !... Je pourrai m'occuper de vous ?...

En guise de réponse, parvinrent à la malheureuse d'affreuses invectives qui mirent le comble à son épouvante...

Qu'est-ce que cela voulait dire ?... Était-il devenu subitement fou ?...

Et elle était seule dans le chalet !... enfermée !... à la disposition de cet homme !...

Coûte que coûte, cependant, car elle était d'âme énergique, il lui fallait savoir à quoi s'en tenir : à l'aide d'un couteau, elle pratiqua dans le plancher de sapin une ouverture assez grande pour lui permettre de glisser un regard dans la salle du rez-de-chaussée...

Ce qu'elle vit l'épouvanta davantage encore...

M. Heldrick était assis devant la table : près de lui, il avait une bouteille d'eau-de-vie dont il portait, à tout moment, le goulot à ses lèvres...

Quand il avait bu, il demeurait figé dans la même attitude, comme hypnotisé par une vision qui se dressait devant lui et que, de ses bras agités avec violence, il tentait d'écartier...

— Non !... non !... grondait-il d'une voix guttuelle... va-t'en !... va-t'en !...

Son masque avait quelque chose d'effrayant à regarder, convulsé, sinistrement éclairé de ses prunelles dans lesquelles luisait un éclair de folie...

Et Fridette pensa que c'était bien cela : M. Heldrick était fou ! fou d'alcool !...

Une bave frangait ses lèvres que contractaient de sourds gémissements

Elle eut alors comme l'impression qu'il pouvait la voir et, pour se mettre hors de sa portée, elle se redressa d'un bond.

Au bruit, il se leva lourdement ; alors une angoisse affreuse s'empara d'elle : le fou allait monter pour enfoncez sa porte et la tuer peut-être...

Désespérément, elle traîna sur le seuil de sa chambre une table, une commode, des chaises, improvisant en quelques secondes une barricade solide et susceptible d'opposer aux efforts du misérable une résistance suffisante.

Après quoi, obéissant quand même à une invincible curiosité, elle s'agenouilla de nouveau sur le plancher, la face penchée vers l'ouverture.

Son épouvante s'accrut de ce qu'elle vit...

Armé de son fusil, M. Heldrick rôdait le long de la muraille, comme s'il eût surveillé un ennemi que son instinct lui faisait pressentir à l'extérieur...

Un moment, il s'arrêta contre la porte, le cou tendu en avant, prêtant l'oreille à un bruit que, seul, il entendait, car autour du chalet tout était silencieux.

Soudain, il poussa les verrous intérieurs et amena, comme elle venait de le faire elle-même, un lourd bahut en travers de la porte...

Ainsi barricadé, il se mit à crier d'une voix qui n'avait rien d'humain :

— Va-t'en !... mais va-t'en donc !...

Il s'adressait à quelqu'un du dehors... à quelqu'un qu'il sentait s'efforcer de vouloir forcer l'entrée du chalet : même, à un certain moment, il s'arc-bouta au buffet, pour renforcer la barricade.

Mais, tout à coup, il poussa un cri, bondit jusqu'à une fenêtre, l'ouvrit et poussa le volet qui claqua contre la muraille...

Ensuite, passant par la baie l'extrémité de son fusil, il ajusta longuement et fit feu...

Fridette demeura affolée par ce geste. Que se passait-il donc ? Qui était là ?... Sur qui venait-il de tirer ?...

Une seconde fois, il tira et de nouveau, l'écho de

la détonation roula sinistrement à travers la montagne.

M. Heldrick referma ensuite le volet, puis la fenêtre ; après quoi, il déposa son arme dans un coin et vint s'effondrer devant la table.

Là, il se versa une large rasade d'eau-de-vie qui le laissa un long moment inerte, hébété...

C'est alors que l'idée vint à Frllette d'aller regarder au dehors.

Sur la pointe des pieds, elle gagna la fenêtre de sa chambre, l'ouvrit sans bruit et se pencha dans la nuit ; mais elle eut beau écarquiller les yeux, elle ne vit rien.

Alors, incertaine mais angoissée, elle rejoignit son poste d'observation : M. Heldrick buvait à même la bouteille ; son arme, prête au coup de feu, était allongée sur la table, à portée de sa main...

Puis, elle le vit soudain se renverser sur le dossier de son siège, la tête inclinée sur sa poitrine : il était vaincu par l'alcool.

La jeune fille demeurait là, le regardant, se demandant ce qu'elle allait devenir avec ce fou !...

Et voilà que, tout à coup, elle entendit au dehors un bruit léger... Quelqu'un était là, qui paraissait chercher à entrer dans le chalet, et, tout de suite, la pensée d'André Routier lui vint à l'esprit...

Ella allait se précipiter vers la fenêtre ; mais elle resta immobile, regardant M. Heldrick dont le buste

De ce côté-là, donc, Fridette était tranquille ; tant qu'il serait terrassé par l'ivresse, le fou ne serait pas à craindre.

Alors, vivement, elle improvisa à l'aide de ses draps et de sa couverture une corde dont elle attacha une extrémité à la barre d'appui de sa fenêtre ; après quoi, se laissant glisser, elle gagna le sol...

Une fois là, sans réfléchir davantage, elle se lança dans la montagne, entraînant Fellow bondissant à sa joie...

Et elle allait... elle allait, dans le noir, titubant aux pierres du sentier, s'accrochant aux arêtes vives des roches, mais continuant sa course, avec cette idée fixe en tête : chercher du secours, à tout prix.

Quand elle atteignit enfin, au petit jour, le gîte d'Eschinensee, les tenanciers enlevaient leurs volets...

On imagine leur stupeur en voyant arriver à une pareille heure et dans un tel état la nièce à leurs vieux amis Bittelall...

Mais elle était dans un tel état de trouble que, pendant les premiers instants, il lui fut impossible de ren se rappeler.

Soudain, la vue de Fellow, grêle et assis devant elle,acheva de l'afoler. Elle venait de remarquer, au collier de l'animal, le foulard de soie que, quelques jours auparavant, elle avait donné à André Routier : celui-ci l'y avait attaché comme un appui désespéré...

Les vieillards, mis au courant, furent d'avis qu'il fallait agir sans tarder...

Il y a des troupes cantonnées non loin d'ici, dans la montagne... les chevaux ne devraient pas mieux que d'intervenir pour empêcher cet infortuné monsieur dans l'impossibilité de causer un malheur et pour aller à la recherche du jeune homme...

Cinq d'un quart d'heure plus tard, ils atteignaient un col où un capitaine se hâtait d'organiser la défense : l'exemple de la Belgique, si sauvagement envahie, excitait les Suisses à ne pas s'endormir naïvement dans la foi des traités... et les pioches, les pelles, la mine jouaient activement contre le roc...

L'officier, séance tenante, prit ses dispositions et, quelques instants plus tard, une dizaine d'alpins, porteurs de cordes, de piolets, de civières, se mettaient en route, sous les ordres d'un sous-officier, pour la Weisse Frau.

Fridette avait proposé que Fellow servît de guide ; aussi aurait-elle voulu qu'on partît de suite à la recherche d'André ; mais le sous-officier, dans la vie civile, appartenait au corps des guides d'Anzeratt et était expert en la matière ; il déclara que, pour faciliter les recherches de l'animal, il fallait le ramener à son point de départ, c'est-à-dire au chalet...

C'est de là que, quarante-huit heures plus tôt, il s'était lancé dans la montagne, en compagnie de celui qu'il fallait retrouver : c'était là que devait commencer sa quête...

D'ailleurs, quand bien même cette théorie n'est pas été basée sur une longue expérience, il importait de gagner tout d'abord la Weisse Frau.

Ou bien M. Heldrick était véritablement fou et il fallait s'assurer de lui, avant qu'il ne se jetât dans la montagne où il serait plus difficile de le rejoindre... Ou bien sa surexcitation, due à l'abus de l'alcool, n'était que passagère, et quand elle aurait disparu, il serait possible de l'interroger sur les conditions dans lesquelles il s'était séparé de son compagnon...

Dans l'intérêt même d'André, mieux valait adopter cette façon de procéder qui ferait gagner un temps précieux.

Fellow marchait en tête de la petite troupe, la queue en panache, le museau levé, humant l'air, comme s'il était compris le rôle qui lui était réservé...

Quand on arriva à proximité du chalet, la jeune fille recommanda la prudence.

Pendant qu'elle parlait avec le sous-officier, Fellow s'était rué vers le chalet, poussant des abois furieux.

Soudain, un volet s'ouvrit, claquant avec force contre le mur, et dans l'encadrement de la fenêtre apparut la haute silhouette de M. Heldrick, le fusil à l'épaule...

Une détonation éclata et, atteint par une balle, Fellow roula sur le sol...

Sans se soucier du danger, Fridette courut à l'animal et l'agenouilla sur le sol, s'efforça de s'assurer de la gravité de la blessure...

Presque aussi brusquement qu'ils s'étaient ouverts, les volets se refermèrent et le silence se fit...

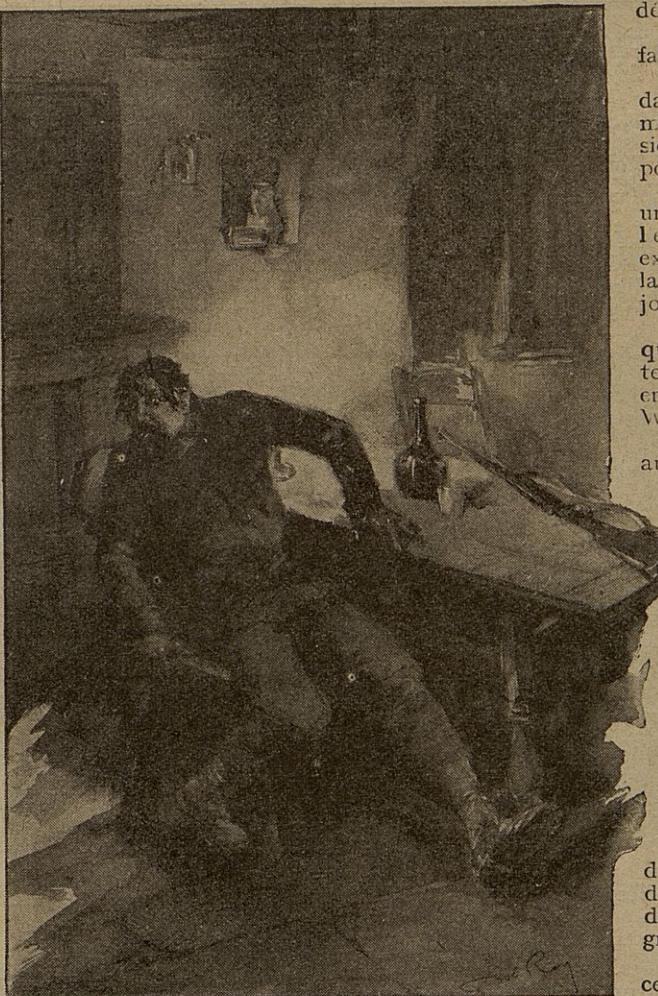
Tandis que deux hommes aidait Fridette à transporter Fellow à l'abri de la fusillade du chalet, le sous-officier se concertait avec ses hommes pour s'emparer sans trop de risques du fou !...

Une partie du petit détachement s'en busqua soigneusement non loin de la porte, la surveillant, pour s'opposer à toute tentative de sortie du meurtrier.

Pendant ce temps, le reste des soldats contournaient le chalet et escaladait par des murs de fortune le mur jusqu'au toit, pratiquaient sans bruit, au milieu des tuiles une ouverture par laquelle ils se glissaient à l'intérieur du grenier...

(A suivre)

Reproduction et traduction interdites Copyright by Georges Le Faure, octobre 1913.



venait de se redresser et qui faisait de vains efforts pour se mettre sur ses jambes...

Mais ses jarrets, coupés par l'alcool, refusaient de se raidir et il denierait là, le cou tendu, la face menaçante, tandis que sa main cherchait à atteindre son fusil...

Elle, comme hypnotisée, attendait...

Cependant, du dehors monta ce bruit qui, tout d'abord, avait attiré son attention et celle, en même temps, de M. Heldrick... Alors, incapable de dominer plus longtemps son angoisse, elle gagna la fenêtre...

Effectivement, il y avait là, dans l'ombre, contre la porte du chalet, quelqu'un dont il était impossible même de distinguer la silhouette, mais qu'elle entendait parfaitement bien.

Tout bas, par crainte d'exciter la colère du fou :

— Monsieur André, appela-t-elle... Est-ce vous ?...

Le bruit cessa, et un gémissement s'éleva que, tout de suite, elle reconnut.

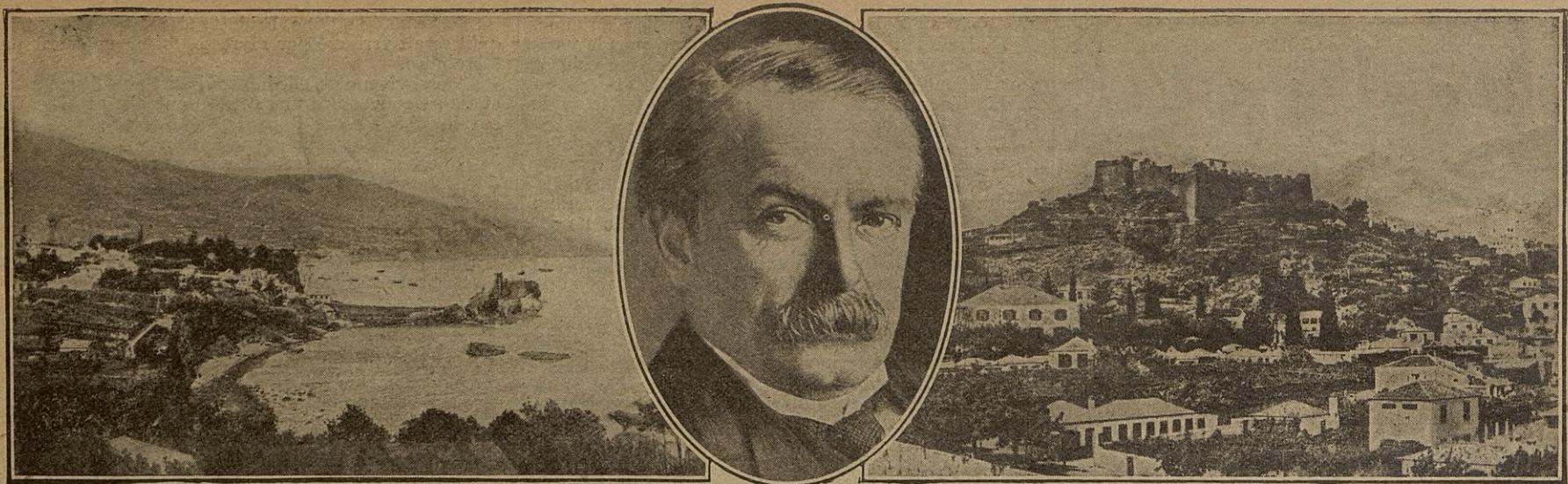
— Fellow !... murmura-t-elle.

Cette fois, un aboi joyeux lui répondit, et elle se sentit la poitrine comme soulagée d'un poids énorme...

— Fellow ! recommença-t-elle toute joyeuse, mon vieux Fellow !...

L'animal se mit à gratter de nouveau avec acharnement et aussitôt une crainte la prit que le fou ne lui tirât dessus...

Elle courut jusqu'à la meurtrière pratiquée dans le plancher et regarda : M. Heldrick avait réussi à se dresser ; il tenait son arme à la main, mais il ne pouvait quitter le fauteuil auquel il se cramponnait ; son instinct l'avertissait qu'il s'écroulerait au premier pas qu'il ferait en avant.



Dans le médaillon : M. Lloyd George, le ministre de la guerre anglais qui a provoqué la démission du cabinet Asquith. — A gauche et à droite : vues du port et du vieux château de Funchal, capitale de l'île Madère, qu'un sous-marin allemand a bombardée le 3 décembre.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONT RUSSE. — Les opérations qui languissaient depuis longtemps sur le front russe ont recommencé un peu partout, mais se poursuivent sans grande activité, sauf dans la région des Carpates, où l'on continue à se battre pour la possession de quelques hauteurs qui passent de mains en mains, sans que le front en soit modifié.

FRONTS ROUMAINS. — En Moldavie, les combats continuent, sans avantages pour les Austro-Allemands ; en général, les Roumains les contiennent, ce qui est déjà un succès. Malheureusement, sur la ligne de l'Arges, nos alliés n'ont pu tenir devant la poussée de l'ennemi, par trop supérieur en nombre.

Nous avons eu un moment l'espoir de les voir échapper à l'étreinte dont les menaçait la convergence des efforts de Mackensen et de Falkenhayn : nous apprenons aujourd'hui que cet espoir n'était pas réalisable. La ligne de l'Arges forcée, Ploesci pris, Bucarest allait être attaquée de trois directions, et malgré la solidité de son camp retranché, cette ville était dès lors vouée à la destruction. Les Roumains ont mieux aimé l'évacuer, ce qui ôtait à l'ennemi tout prétexte pour la saccager. Leur armée tout entière paraît devoir se retirer derrière la ligne de la Jalonitscha. Le front s'établit pour le moment à peu près comme suit : vallée du Telejenu, affluent de la Prahova, jusqu'à son confluent, vallée de la Prahova jusqu'à la Jalonitscha, puis les deux rives de ce cours d'eau. La chute de Bucarest est un événement douloureux, mais duquel il ne faut pas conclure que la partie soit perdue pour la Roumanie. Il n'est pas douteux que nos alliés se résairont et pourront tenir la campagne jusqu'à ce qu'ils puissent disposer de l'aide russe. Mais l'entrée des Austro-Allemands dans la capitale roumaine nous atteint pour des raisons autant sentimentales que politiques. Bucarest, qui comptait plus de 300.000 habitants, est une ville de grand commerce, une ville de luxe. Boulevard avancé du monde latin en Orient, c'est surtout une ville très française. De création toute récente, c'est déjà une des plus belles métropoles de l'Europe ; sa richesse s'affirme par la beauté de certains quartiers : elle était à l'apogée de son développement. Tout le monde, sauf peut-être dans le petit peuple, y parle français : écoles, vie sociale et mondaine, monuments, beaux arts, modes, tout y rappelait hier encore la France. La perte de cette ville est un deuil français. Malheureusement, sa situation géographique l'exposait à toutes les entreprises du dehors : elle occupe le centre d'une vaste plaine où ne se trouve aucun point de résistance efficace à une invasion venant du Danube ou des montagnes. La ceinture des forts dont on l'entoura ne pouvait que faire hésiter un moment une armée nombreuse, pourvue en abondance d'artillerie de siège moderne. Les événements ont prouvé que, en cas d'invasion, le parti le plus sage était de ne pas justifier, par une défense inutile, des représailles qui

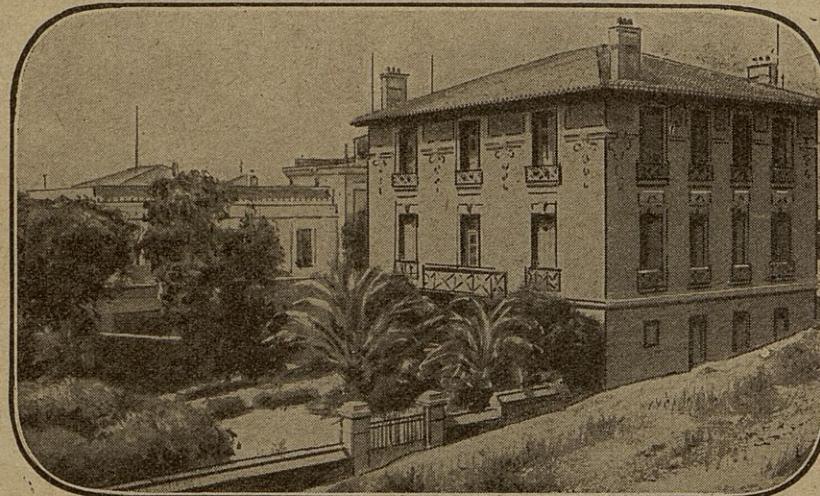
n'en auraient laissé que des ruines. Il est d'ailleurs très raisonnable d'espérer que l'occupation de Bucarest par les Austro-Allemands sera de courte durée.

FRONT DE MACÉDOINE. — C'est toujours dans le secteur tenu en majeure partie par les Serbes que se manifeste la plus grande activité. Le mauvais temps qui règne sur tout le front n'a pas empêché nos alliés d'infliger, le 4, une rude défaite aux Bulgares, dans la région au nord de Grunista et de Budimici ; ils ont pris à l'ennemi différentes positions, 79 pièces d'artillerie et de nombreux prisonniers. Dans la journée du 5, nouveaux succès dans la même région. Le même jour, nos troupes, agissant de concert avec nos alliés, ont réalisé des progrès importants au nord de Paralovo et fait 125 prisonniers.

De graves événements se sont produits le 1^{er} décembre à Athènes et depuis lors une vive agitation se manifeste dans toute la Grèce royaliste. Le gouvernement royal avait spontanément

offert aux représentants de l'Entente, en octobre, de leur livrer contre indemnité la plus grande partie de son matériel de guerre, en compensation de celui que des officiers avaient livré aux Bulgares, qui s'en servent contre nous. Cette promesse n'ayant pas été tenue, le roi Constantin fut mis en demeure de l'exécuter sans délai. A ce propos, la population, travaillée de longue date par les agissements germanophiles, prit les armes contre la petite force de police que l'Entente entretenait à Athènes ; les légations furent insultées ; la situation devint en quelques heures très grave. Une troupe de 3 à 4.000 réservistes grecs, du parti germanophile, fit ouvertement usage de ses armes contre nos hommes ; les batteries de la côte tirèrent contre notre escadre ; il y eut de notre côté des morts et des blessés. Dès la première heure, l'amiral Dartige du Fourneau avait ordonné le débarquement des contingents nécessaires pour faire respecter les représentants de l'Entente et étouffer la manifestation. La promptitude de la riposte et le voisinage des flottes alliées, dont les canons ne feraient d'Athènes qu'une pelée de décombres, eurent pour effet de réduire sur le moment l'effervescence.

Le 5 décembre, la colonie française, ainsi que les autres nationaux de l'Entente se réfugièrent au Pirée sous la protection de notre escadre. Le 6, bien que la situation soit encore grave, on n'envisage plus l'emploi immédiat de la force contre le mouvement. Les représentants de l'Entente délibèrent sur les suites à donner à ces événements.



L'Ecole française d'Athènes sur laquelle des bandes de réservistes ont tiré le 1^{er} décembre

cence des partisans du kaiser. Cependant, si on entendit moins de coups de feu dans les rues, le Palais ne désarmait pas. Le 3, le roi rappelait à la tête de l'état-major le général Dousmanis et le colonel Metaxas ; un certain Merkouris était nommé de nouveau maire d'Athènes. Ces trois personnalités incarnent l'hostilité dont l'Entente vient de constater les effets : leur rappel était une bravade ; comme pour en atténuer la portée, le gouvernement, se rendant compte d'ailleurs des responsabilités qu'il venait d'encourir, fit offrir le 3 à notre amiral de lui livrer 6 batteries de campagne. Cette offre dérisoire fut repoussée. Les choses étaient entrées dans une phase toute nouvelle et il s'agit maintenant de compensations sérieuses.

Le 5 décembre, la colonie française, ainsi que les autres nationaux de l'Entente se réfugièrent au Pirée sous la protection de notre escadre. Le 6, bien que la situation soit encore grave, on n'envisage plus l'emploi immédiat de la force contre le mouvement. Les représentants de l'Entente délibèrent sur les suites à donner à ces événements.

NOTRE PRIME AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais. L'insertion des bons est faite successivement par réseau. (La série en cours concerne les lecteurs du réseau Paris-Lyon.)

LE PAYS offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

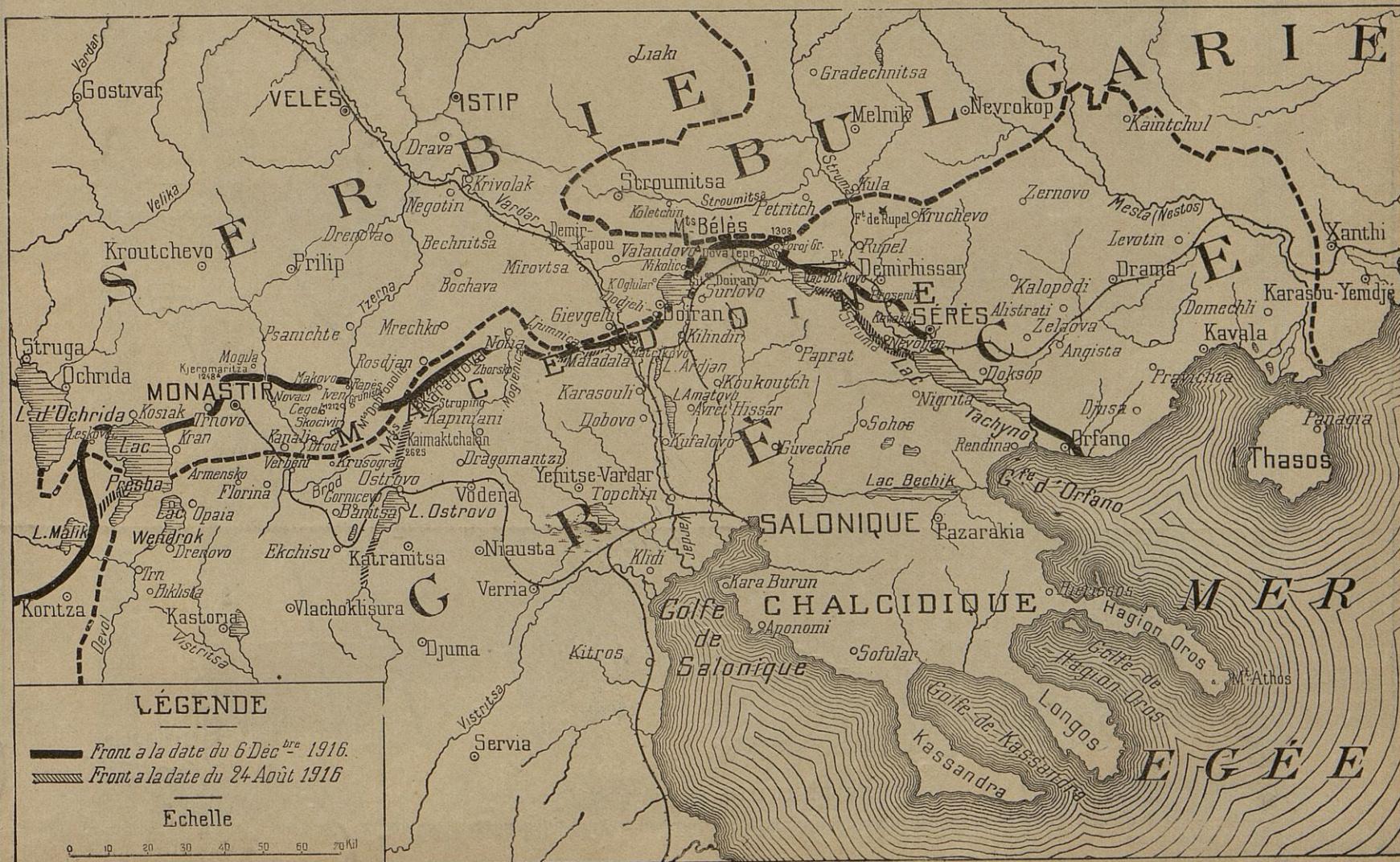
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 112, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « La bataille vue en aéroplane. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



La Guerre en Caricatures



LE JARGON DU JOUR, PAR ALBERT GUILLAUME

— En revenant des « Epreuves de Sélection » de Mont-de-Marsan, j'ai pris part à une « battue administrative » et je te rapporte une bourriche de « produits de destruction ».



PEINES PERDUES, PAR ALBERT GUILLAUME

— Juliette m'écrit qu'elle était si contente d'avoir appris à prononcer à l'américaine le nom de M. Hughes ... Tu ne sais pas que ça se prononce M. Youse... toi ?

— Non ! mais qu'est-ce que ça fait ? Elle prononcera M. Wilson, voilà tout !